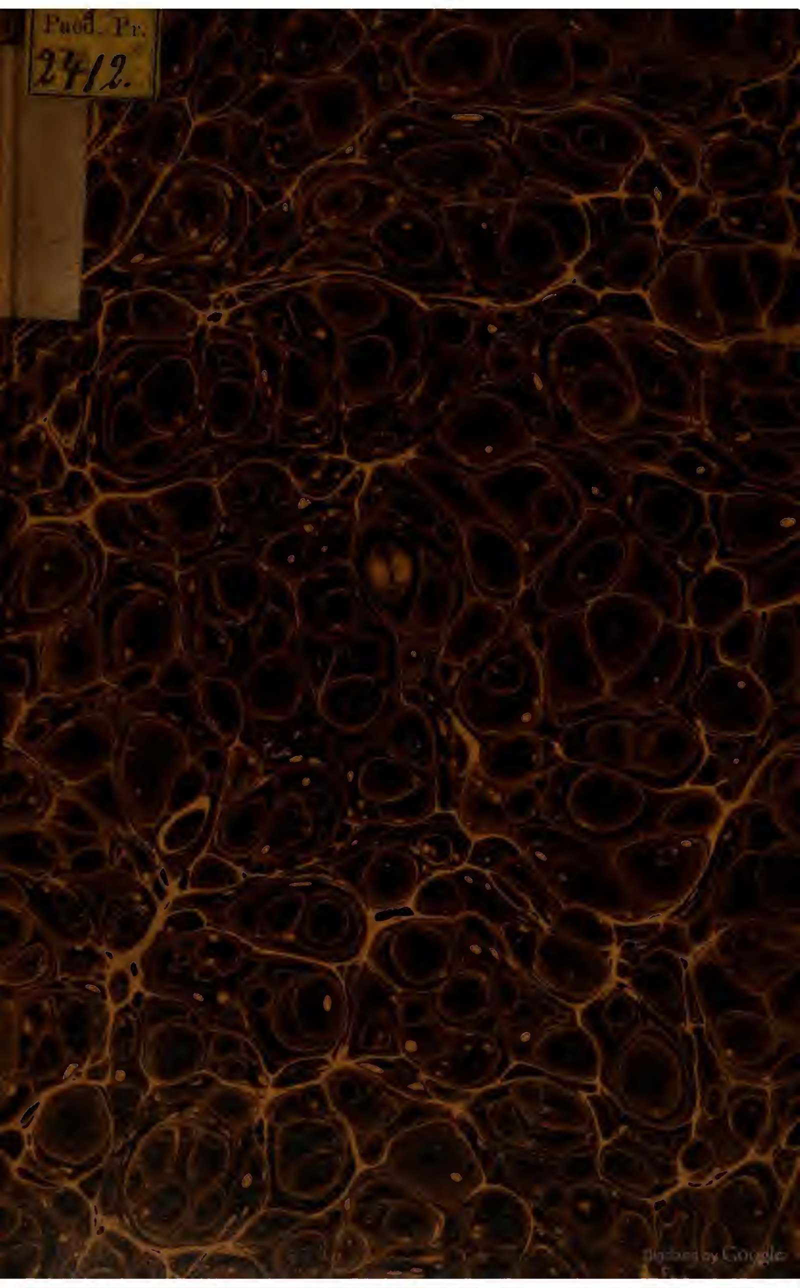




<36613574120017

PETIT CADEAU

DESTINÉ

AUX ENFANS,

OU

NOUVEL

A B C

FRANÇAIS

À LEUR PORTÉE,

CONTENANT LES DIVERSES MANIÈRES D'ÉPELER, UN CHOIX DE LECTURES, D'ENTRETIENS, CONTES, FABLES etc. AMUSANS ET INSTRUCTIFS.

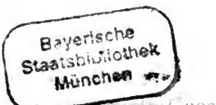
PAR

L'ABBÉ MOZIN.

STUTTGART ET TUBINGUE,

LIBRAIRIE DE J. G. COTTA.

1831.



AVIS.

Consulté plusieurs fois sur le choix d'un livre facile, destiné à apprendre à lire le français, je me suis convaincu, après avoir examiné divers Abécédaires, que par un choix de matières faciles, amusantes et instructives, on pouvait également servir les maîtres et l'enfance. La plupart des Abécédaires ne sont pas à la portée des enfans, ou ils ne leur présentent rien ou peu de choses qui les intéressent. Les *Historiettes et Conversations à l'usage des enfans, par Me. de V. . . .*, ou les *Conversations d'Emilie*, ont fourni la plus grande partie des matières de celui-ci; mais on les a présentées souvent dans un autre ordre, elles ont été augmentées, changées, ou entremêlées de nouveaux entretiens, de fables etc., afin de rendre l'instruction facile et amusante par la variété et le choix des objets.

Le Monde des Enfans, qui fait suite à l'ABC, offre un champ de lectures variées, faciles, la plupart sur des objets familiers. On les a tirées en partie des entretiens (anglais et français) de *Henri et Lucie, par Mr. Edgeworth;* on y a mis plus de connexion, on en a banni les répétitions, et l'on y a ajouté des fables, de nouveaux entretiens, et donné aux diverses questions des enfans, (que l'auteur renvoie toujours à un âge plus avancé) des réponses ou explications à leur portée; enfin, on y a fait tous les changemens qu'on a jugés propres à donner à l'ouvrage de l'agrément et de la variété.

Nous sommes bien éloigné de nous flatter d'avoir rempli les désirs d'un maître dont on va lire la lettre: nous avouerons même qu'un pareil ouvrage nous a paru d'une exécution plus difficile que nous ne l'avions cru d'abord.

„J'attends avec bien de l'impatience l'ABC dont vous „m'avez promis de vous occuper. J'ai deux garçons en âge de „commencer à apprendre à lire: dans ce petit ouvrage, je ne „voudrais point de règles, (à moins que ce ne fût pour ceux „qui enseignent.) D'abord de simples mots, et seulement „pour nommer les choses et les actions dont les enfans ont „une parfaite connaissance, puis de petits exercices, où se „trouveraient ces mêmes mots, sous différentes formes et „acceptions; enfin de petits contes ou leçons de morale à leur „portée. Il me semble qu'un ouvrage bien fait sur ce plan, „serait bien utile aux enfans. Mais"

„Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
„Et que jamais grand mot n'épouvante l'oreille."

Modèle

des lettres françaises imprimées.

Nro. 1.

Alphabet français.	Nouvelle manière de nommer les lettres.		
A a			
B b	be	comme dans	*la bom-be.*
C c	ce	— —	*la lan-ce.*
	que	— —	*le fabri-cant.*
D d	de	— —	*le mon-de.*
E e			
F f	fe	— —	*la cara-fe.*
G g	ge	— —	*la lo-ge.*
	gue	— —	*la fi-gue.*
H h	he	muet	*heure, riche.*
	—	aspiré	*'honte, 'héros.*
I i			
J j	je	comme dans	*lo-ge.*
K k	ka.		

Figure de la lettre.

Nom de la lettre d'après la nouvelle manière.

Figure de la lettre. | Nom de la lettre d'après la nouvelle manière.

L l . . .	le	comme dans *la bou-le.*
M m . . .	me	——— *la plu-me.*
N n . . .	ne	——— *la lu-ne.*
O o . . .		
P p . . .	pe	——— *la lam-pe.*
Q q . . .	que	——— *la bar-que.*
R r . . .	re	——— *la ly-re.*
S s . . .	se	——— *la dan-se.*
	ze	——— *la ro-se.*
T t . . .	te	——— *la car-te.*
U u . . .		
V v . . .	ve	——— *la ca-ve.*
W w . . . double *ve.*	ou	*Wal-lon, Bruns-wick*
	u	*New-ton,* etc.
	ve	*Wé-sel, Wurt-temberg*
X x . . .	xe	comme dans *se-xe, la Sa-xe.*
Y y . . .	ie	comme dans *les yeux.*
	ye ou ii	——— *pays* { *pai-is.* / *pé-is.*
Z z . . .	ze	——— *le bron-ze.*

Modèle

des lettres françaises imprimées.

Nro. 2.

Ancienne manière de nommer les lettres.

Figure de la lettre.		Nom de la lettre d'après l'ancienne manière.
A	a	a
B	b	bé
C	c	cé, ké
D	d	dé
E	e	é
F	f	effe, èfe
G	g	gé, gué
H	h	ache
I	i	i
J	j	ji
K	k	ka
L	l	elle, èle
M	m	emme, ème

Figure de la lettre.		Nom de la lettre d'après l'ancienne manière.
N	n	enne, ène
O	o	o
P	p	pé
Q	q	qu, ku
R	r	erre, ère
S	s	esse
T	t	té
U	u	u
V	v	vé
W	w	u, ui, **double u.**
W	w	vé
X	x	ics
Y	y	i grec
Z	z	zède

No. 3.

Voyelles majuscules.

A E I O U

A E I O U

A E I O U

Voyelles minuscules.

a e i o u

a e i o u

a e i o u

Lettres doubles.

ct, &, &c, ſſ, ff, fl, ffl, ſt, ſi, fi, ſſi, ffi, æ, œ

ct, &, &c, ſſ, ff, fl, ffl, ſt, ſi, fi, ſſi, ffi, æ, œ

(ct, et, etc. (et cétera), ss, ff, fl, ffl, st, si, fi, ssi, ffi, æ, œ)

Nro. 4.

Pour affermir l'enfant dans la connaissance des lettres, on les représente ici dans un ordre renversé ou mêlées. Il sera sage d'ailleurs de s'y arrêter peu.

U u, O o, (Y y) ou I i, E e, A a.

Alphabet renversé romain;		le même en italique;		alphabet mêlé romain;		le même en italique;		alphabet mêlé des précédens.		
z	Z	*z*	*Z*	P	p	*p*	*P*	S	*P*	z
y	Y	*y*	*Y*	K	k	*k*	*K*	A	U	*c*
x	X	*x*	*X*	N	n	*n*	*N*	b	I	s
w	W	*w*	*W*	R	r	*r*	*R*	*c*	*O*	*y*
v	V	*v*	*V*	M	m	*m*	*M*	D	D	v
u	U	*u*	*U*	E	e	*e*	*E*	e	*W*	*x*
t	T	*t*	*T*	D	d	*d*	*D*	*f*	T	n
s	S	*s*	*S*	U	u	*u*	*U*	g	E	*r*
r	R	*r*	*R*	J	j	*j*	*J*	*i*	Y	t
q	Q	*q*	*Q*	L	l	*l*	*L*	H	*M*	*w*
p	P	*p*	*P*	G	g	*g*	*G*	*J*	Q	p
o	O	*o*	*O*	S	s	*s*	*S*	K	*L*	*k*
n	N	*n*	*N*	Z	z	*z*	Z	*m*	*F*	i
m	M	*m*	*M*	Q	q	*q*	*Q*	*l*	V	l
l	L	*l*	*L*	B	b	*b*	*B*	n	H	*C*
k	K	*k*	*K*	H	h	*h*	*H*	O	*j*	F
j	J	*j*	*J*	C	c	*c*	*C*	*q*	b	*E*
i	I	*i*	*I*	V	v	*v*	*V*	*p*	*a*	G
h	H	*h*	*H*	I	i	*i*	*I*	*R*	*z*	*M*
g	G	*g*	G	A	a	*a*	*A*	s	r	T
f	F	*f*	*F*	F	f	*f*	*F*	*u*	*x*	*Q*
e	E	*e*	*E*	X	x	*x*	X	*W*	*h*	N
d	D	*d*	*D*	O	o	*o*	*O*	X	*g*	*A*
c	C	*c*	*C*	T	t	*t*	*T*	*u*	n	*J*
b	B	*b*	*B*	Y	y	*y*	*Y*	*Y*	s	Y
a	A	*a*	*A*	W	w	*w*	*W*	Z	*c*	*O*

Les Lettres de l'alphabet une fois connues, trois *manières de montrer à lire* se présentent à l'instituteur.

Nro. 5.

Première voie.

Dans la première, la plus simple, la plus courte et la plus sûre, comme aussi la plus suivie aujourd'hui, on abandonne tout système d'épellation, et l'on passe avec son élève à des mots faciles, tels qu'on en trouvera aux N°s. 17. 20. 21.

On lui en prononce les diverses syllabes, pour qu'il les répète ensuite: par exemple: *pa, ra, de; ca, non*, etc.

Dès que l'enfant aura acquis la connaissance des syllabes, rien ne sera plus facile que de les rapprocher entr'elles, pour en composer les mots: après avoir lu, par ex. *pa-ra-de*, en trois tems, ou *ca-non* en deux, il ne s'agira que de lire en un tems *parade*, *canon*. Le passage de la syllabe précédente à la suivante est si doux, la gradation si peu sensible, qu'il n'y aura aucune nécessité de faire épeler. A la vérité toutes les syllabes ne sont pas de ce genre; mais alors, il sera toujours plus court et plus simple, toutes les fois que l'enfant sera embarrassé, de lui lire la syllabe ou le mot qui l'arrête, pour le lui faire répéter ensuite, que d'avoir recours à l'épellation. Que le mots *quart*, *quand*, par exemple, ou quelques syllabes semblables se présentent: au lieu de dire
1 2 3 4 5 6 1 2 3 4 5 6
qu, *u*, *a*, *erre*, *té* - *quart; qu*, *u*, *a*, *ène*, *de* - *quand*, en six tems, ne sera-t-il pas plus sage de lui dire la syllabe
1 2
ou le mot en un seul, ou tout au plus en deux, *art*, *quart;*
1 2
and, quand; d'après un systéme d'épellation plus sage, que nous allons faire connaître. (*ci-après, troisième voie*).

Nro. 6.

Seconde voie.

Dans la seconde, qui diffère peu de la précédente, j'articule et je dis *pa;* je vais plus loin, et articulant de même je dis *ra;* j'assemble ces deux syllabes, disant *para;* j'articule

encore, disant *de*, puis j'assemble en prononçant *parade*, de cette sorte.

pa, *ra* — *para*; *de* — *parade*.
ca, *non* — *canon*.

Nro. 7.

Troisième voie.

D'abord, je profère, commençant non par la consonne, mais pas la voyelle, et je dis *a*; j'articule ensuite et je dis *pa*; je passe à la seconde syllabe; je profère *a*, et articule en disant *ra*: j'assemble ces deux syllabes, prononçant *para*. A la troisième syllabe, je profère de nouveau *e*, et articule *de*; puis assemblant le tout, je prononce *parade*, dans l'ordre indiqué par les chiffres.

1 2 3 4 5 6 7 8
a, *pa*; *a*, *ra*; *para*: *e*, *de* — *parade*
1 2 3 4
a, *ca*; *on*, *non* — *canon*.

D'après nos anciennes méthodes, on aurait dit:

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
pé, *a*, *pa*; *ère*, *a*, *ra*, *para*: *dé*, *e*, *dé* — *parade*
1 2 3 4 5 6 7
cé, *a*, *ca*; *ène*, *o*, *ène*, *non* — *canon*.

ou:

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
pe, *a*, *pa*; *re*, *a*, *ra*; *para*; *de*, *e*, *de* — *parade*
1 2 3 4 5 6 7
ce, *a*, *ca*; *ne*, *o*, *ne*, *non* — *canon*.

Il suffit de réfléchir sur le peu de rapport qu'il y a entre tous ces sons détachés, et les mots qu'ils forment, pour sentir l'insuffisance ou l'imperfection de ces méthodes. N'est-il pas étrange en effet, qu'à l'égard de la première syllabe du mot *parade*, par ex. au lieu d'articuler sans détour le son *a*, le seul dont on ait besoin, l'on commence par articuler le son *é* ou *e*, qui n'ont l'un et l'autre rien de commun avec celui-là; et que n'ayant à faire entendre que la syllabe *pa*, l'on commence par en faire entendre une toute autre, telle que *pé* ou *pe*, articulant ainsi trois fois au lieu de deux, et finissant par où il convenait de commencer.

Dans la manière d'épeler citée plus haut, les sons sont non seulement plus simples, mais l'élève y trouve l'inappréciable

avantage d'apprendre à connaître parfaitement le partage des mots ou la division des syllabes. Il n'y aura pas à craindre, qu'ayant à écrire les mots *baron*, *gagné*, *comédie*, il compose de trois lettres la première syllabe, en épelant *bar-on; gag-né, com-édie:* sa marche sera simple et sûre: *a*, *ba; on*, *ron* — *baron: a*, *ga*, *é*, *gné* — *gagné; o*, *co; é*, *mé*, *comé; ie*, *die* — *comédie.*

Quoique la raison soit toute entière pour le premier ou pour le second des trois procédés qu'on vient d'exposer, cependant, en faveur des instituteurs qui peuvent être attachés à une autre méthode, on présentera ici quelques tableaux des diverses combinaisons des lettres. D'autres maîtres passeront directement aux tableaux Nro. 17, 20, 21 en suivant la méthode donnée Nro. 5.

Nro. 8.

1) *Sons formés par les voyelles sans le secours des consonnes.*

a) a-bri,	a-gi-le,	â-ge,	a-me,	a-mi,	a-ni-mal.
e) é-gal,	é-gli-se,	é-lé-gant,	é-li-re,	é-pée,	é-pon-ge,
i) i-dée,	i-ma-ge,	i-mi-ter,	i-nu-ti-le,	i-ta-lien,	i-vres-se.
o) o-bé-ir,	o-bli-ger,	o-deur,	oi-seau,	o-ta-ge,	o-va-le.
u) u-ni,	u-sa-ge,	u-ser,	u-su-el,	u-si-té,	u-ti-le.

2) *Sons formés d'une voyelle et d'une consonne.*

a) ab-di-quer,	ab-sent,	ac-ci-dent,	ad-mi-rer,	af-fai-re,	ap-pel.
e) em-bel-lir,	en-co-re,	en-nui,	er-reur,	es-ti-me,	ex-i-ger.
i) il-lu-sion,	im-mo-bile,	in-té-rêt,	in-ten-tion,	ir-ré-solu,	ir-ri-ter.
o) of-frir,	om-bre,	on-cle,	op-tion,	or-fè-vre,	or-to-lan.
u) ul-cè-re,	ul-cé-rer,	ul-té-rieur,	ur-ba-ni-té,	ur-gent,	us-ten-si-le

3) *Sons sans l'e muet final.*

ab	eb	èb	ib	ob	ub
ac	ec	èc	ic	oc	uc
ad	ed	èd	id	od	ud
af	ef	èf	if	of	uf
ag	eg	èg	ig	og	ug
al	el	èl	il	ol	ul
am	em	èm	im	om	um
an	en	èn	in	on	un

ap	ep	èp	ip	op	up
aq	eq	èq	iq	oq	uq
ar	er	èr	ir	or	ur
af	ef	èf	if	of	uf

at	et	èt	it	ot	ut
av	ev	èv	iv	ov	ov
ax	ex	èx	ix	ox	ux
az	ez	éz	iz	oz	uz

4) *Mêmes syllabes avec un e muet.*

abe	ebe	èbe	ibe	obe	ube
a-ce	e-ce	è-ce	i-ce	o-ce	u-ce
ade	ede	ède	ide	ode	ude
afe	efe	èfe	ife	ofe	ufe

{ à-ge	e-ge	è-ge	i-ge	o-ge	u-ge
{ ague	egue	ègne	igue	ogue	ugue
ale	ele	èle	ile	ole	ule
ame	eme	éme	ime	ome	ume
ane	ene	ène	ine	one	une

ape	epe	èpe	ipe	ope	upe
aque	eque	èque	ique	oque	uque
are	ere	ère	ire	ore	ure
ase	ese	èse	ise	ose	use

ate	ete	ète	ite	ote	ute
ave	eve	ève	ive	ove	uve
axe	exe	èxe	ixe	oxe	uxe
aze	eze	èze	ize	oze	uze

Nro. 9.

Sons formés d'une consonne et d'une voyelle.

	a (â)	e	é	è (ê)	i (î) (y)	o (ô)	u (û)	eu eut eux	ou oud ous out oux
B.	ba	be	bé	bè	bi	bo	bu	beu	bout
c.	ca	—	—	—	—	co	cu	—	couds
k.	ka	ke	ké	kè	ki	ko	ku	keu	kou
qu.	qua	que	qué	què	qui	quo	qu'u	qu'eu	qu'ou
ç.	ça	ce	cé	cè	ci	ço	çu	ceux	çou
s.	*sa*	*se*	*sé*	*sè*	*si*	*so*	*su*	seu	sous
d.	da	de	dé	dè	di	do	du	deux	doux
f.	fa	fe	fé	fè	fi	fo	fu	feux	foux
ph.	*pha*	*phe*	*phé*	*phè*	*phi*	*pho*	*phu*	pheu	phou
gu.	ga	gue	gué	guè	gui	go	gu	—	goût
ge.	gea	ge	gé	gè	gi	geo	—	geu	geou
j.	*ja*	*je*	*jé*	*jè*	*ji*	*jo*	*ju*	jeux	jou
h.	ha	he	hé	hè	hi	ho	hu	heu	hou
l.	la	le	lé	lè	li	lo	lu	leux	loups
m.	ma	me	mé	mè	mi	mo	mu	meut	mous
n.	na	ne	né	nè	ni	no	nu	neu	nous
p.	pa	pe	pé	pè	pi	po	pu	peut	poul
r.	ra	re	ré	rè	ri	ro	ru	reu	roux
rh.	*rha*	*rhe*	*rhé*	*rhè*	*rhi*	*rho*	*rhu*	rheu	rhou
t.	ta	te	té	tè	ti	to	tu	teux	tout
th.	*tha*	*the*	*thé*	*thè*	*thi*	*tho*	*thu*	theu	thou
v.	va	ve	vé	vè	vi	vo	vu	veut	vous
w.	wa	we	wé	wè	wi	wo	wu	weu	wou
x.	xa	xe	xé	xè	xi	xo	xu	xeu	xou
y.	ya	ye	yé	yè	yi	yo	yu	yeux	you
z.	za	ze	zé	zè	zi	zo	zu	zeu	zou

Rem. 1. Au lieu de faire dire à l'enfant *be*, *a — ba; be*, e — *be;* etc. ou, à la table suivante; *be, èle, a — bla; be, èle, e — ble*, etc., on lui fera prononcer sans épeler: *ba, be,* etc.; *bla*, *ble*, etc.; comme on prononce la dernière syllabe des mots tom*ba*, tom*be;* sem*bla*, sem*ble*, ta*ble*, etc. (voyez Nro. 6.).

Rem. 2. L'élève voit, sans qu'on le lui dise, que ce qu'il a appelé *bé* ou *be*, *cé* ou *ce*, *dé* ou *de*, *fé* ou *fe*, etc., se nomme *ba*, *bâ; be*, *bé*, *bè*, *bê; bi*, *bî; bo*, *bô; bu*, *bû; bal*, *ban*, *ben*. *bin*, *bon*, *bou*, *but*, etc., selon que les consonnes *b*, *c*, *d*, *f*, etc., sont suivies de ces voyelles, ou de ces syllabes.

Nro. 10.

Sons formés de deux consonnes et d'une voyelle.

	a (â)	e	é	è (ê)	i (î,y)	o (ô)	u (û)	eu (œu)	ou (oû)
Bl.	Bla	Ble	Blé	Blè	Bli	Blo	Blu	Bleu	Blou
br.	bra	bre	bré	brè	bri	bro	bru	breu	brou
ch.	cha	che	ché	chè	chi	çho	chu	etc.	etc.
sch.	*scha*	*sche*	*sché*	*schè*	*schi*	scho	*schu*	etc.	etc.
cl.	cla	cle	clé	clè	cli	clo	clu	cleu	clou
cr.	cra	cre	cré	crè	cri	cro	cru	creu	crou
chr.	*chra*	*chre*	*chré*	*chrè*	*chri*	*chro*	—	*chreu*	—
kr.	*kra*	*kre*	*kré*	*krè*	*kri*	kro	*kru*	kreu	—
dr.	dra	dre	dré	drè	dri	dro	dru	dreu	drou
fl.	fla	fle	flé	flè	fli	flo	flu	fleu	flou
phl.	phla	phle	phlé	phlè	phli	phlo	—	phleu	—
fr.	fra	fre	fré	frè	fri	fro	fru	freu	frou
phr.	*phra*	*phre*	*phré*	*phrè*	*phri*	*phro*	—	—	—
ph.	pha	phe	phé	phè	phi	pho	phu	—	—
gl.	gla	gle	glé	glè	gli	glo	glu	gleu	glou
gn.	gna	gne	gné	gnè	gni	gno	gnu	gneu	—
gr.	gra	gre	gré	grè	gri	gro	gru	greu	grou
pl.	pla	ple	plé	plè	pli	plo	plu	pleu	—
pr.	pra	pre	pré	prè	pri	pro	pru	preu	prou
rh.	rha	rhe	rhé	rhè	rhi	rho	rhu	—	—
sa. sç.	sça	sce	scé	scè	sci	sço	sçu	sceu	sçou
sc.	sca	—	—	—	—	sco	scu	—	scou
scr.	—	—	—	—	scri	scro	scru	—	—
sp.	spa	spe	spé	spè	spi	spo	spu	speu	spou
st.	sta	ste	sté	stè	sti	sto	stu	steu	stou
th.	tha	the	thé	thè	thi	tho	—	theu	—
tr.	tra	tre	tré	trè	tri	tro	tru	treu	trou
thr.	*thra*	*thre*	*thré*	*thrè*	*thri*	*thro*	—	—	—
vr.	vra	vre	vré	vrè	vri	vro	—	vreu	—

Nro. 11.

Syllabes nasales.

an				in	on	un
en				*im*	om	um
am				aim		
em				ain		
				ein		
Ban	ben	bam	bem	bin	bon	bun
can	—	cam	—	—	con	cun
kan	*ken*	*kam*	*kem*	*kin*	*kon*	*kun*
quan	*qu'en*	—	qu'em	*qu'in*	*qu'on*	*qu'un*
çan	cen	çam	cem	cin	çon	çun
san	*sen*	*sam*	*sem*	*sim*	*son*	*sun*
dan	den	dam	dem	daim	don	dun
fan	fen	fam	fem	faim	fon	fum
phan	—	—	—	*phin*	*phon*	—
gan	—	gam	—	gain	gon	gun
gean	gen	—	gem	gin	geon	—
jan	jen	jam	jem	jin	jon	jun
han	hen	ham	hem	hin	hon	hun
lan	len	lam	lem	lain	lon	lun
man	men	mam	mem	main	mon	mun
nan	nen	nam	nem	nain	non	nun
pan	pen	pam	pem	pain	pon	pun
ran	ren	ram	rem	rin	ron	run
rhan	*rhen*	*rham*	*rhem*	*rhin*	*rhon*	*rhun*
tan	ten	tam	tem	tein	tom	tun
than	*then*	*tham*	*them*	*thin*	*thon*	*thun*
van	ven	vam	vem	vain	von	vun
wan	*wen*	*wam*	*wem*	*win*	*won*	*wun*
xan	xen	xam	xem	xin	xon	xun
zan	zen	zam	zem	zin	zon	zun

Nro. 12.

Mêmes sons, à la suite de deux consonnes.

an *en* am *em*				in *im* aim ain ein	on om	un um
blanc	blen	blam	blem	blin	blon	blun
bran	bren	bram	brem	brin	bron	brun
chan	——	——	——	chin	chon	chun
schan	——	——	——	schin	schon	schun
clan	clen	clam	clem	clin	clon	clun
cran	cren	cram	crem	crin	cron	crun
chran	——	——	——	chrin	chron	chrun
kran	——	——	——	krin	kron	krum
dran	dren	dram	drem	drin	dron	drun
flanc	flen	flam	flem	flin	flon	flun
phlan	——	——	——	phlin	phlon	phlun
franc	fren	fram	frem	frin	front	frun
phran	——	——	——	phrin	phron	phrun
gland	glen	glam	glem	glin	glon	glun
gnan	——	——	——	——	gnon	——
grand	gren	gram	grem	grin	gron	grun
plan	plen	plam	plem	plin	plon	plun
pran	pren	pram	prem	prin	pron	prun
scan	——	span	——	sphin	spon	——
splen	——	stam	stan	——	——	——
stran	——	——	——	——	stron	——
thlan	——	——	——	——	——	——
tran	tren	tram	trem	trin	tron	trun
thran	——	——	——	thrin	thron	thrun
vran	——	——	——	vrin	vron	vrun

Nro. 13.

Mêmes sons que les précédents.

	an (*am*)	ban, pan, adam.
an	amp (emp)	camp, temps.
	amps (emps)	camps, tems.
	anc	banc, blanc.
	ancs	bancs, flancs.
	and (end)	grand, il vend.
	ands (ends)	grands, rends.
	ang	rang, étang.
	angs	rangs, étangs.
	ant	chant, enfant.
	ants	chants, enfans.
	in (*im*, *aim*)	vin, im-pôt, faim.
in	int	tint, vint, quint.
	ints	quints, cints.
	inct	ins-tinct, suc-cint.
	incts	ins-tincts, suc-cints.
	ingt	vingt, poing.
	ingts	vingts, poings.
	eint	ceint, peint.
	eints	ceints, peints.
	on (om)	don, mon, ton, son, nom.
on	onc	jonc, tronc.
	oncs	joncs, troncs.
	ond	rond, second.
	onds	ronds, seconds.
	ong	long, long-tems.
	ongs	longs.
	ons	bâ-tons, mou-tons.
	ont	le mont, le pont.
	onts	les monts, les ponts.
	un (*um*)	brun, parfum.
un	uns (ums)	bruns, parfums.
	unt	défunt.
	unts	défunts.
	eun	à jeûn.

Nro. 14.

Sons des voyelles e, é è (ê) o (ô) représentés par l'union de plusieurs lettres.

e, *es*, *ent*, mêmes sons.

e	*e*	*es*	*ent*
	la bom*be*	les bom*bes*	ils bomb*ent*
	je tombe	tu tom-*bes*	ils tomb*ent*
	je pla*ce*	tu pla-*ces*	ils pla-*cent*
	je pense	tu pen-ses	ils pens*ent* etc.

é, *er*, *ez*, *ai*, mêmes sons,

é	*é*	*er*	*ez*	*ai*
	bon-*té*	ber-*ger*	as-*sez*	
	tom-*bé*	tom-*ber*	tom-*bez*	je tom-*bai*
	pla-*cé*	placer	pla-*cez*	je pla-*çai*
	pen-*sé*	pen-*ser*	pen-*sez*	je pensai.

ê è mêmes sons.		
	è (ê)	exprès, au-*près*, suc-*cès*, *prêt*, ap-*prêt*
	et (êt)	bon-*net*, *met*, pro-*met*, j'ad-*mets*, ar-*rêt*
	ais	j'a-*vais*, j'é-*tais*, j'au-*rais*, je se-*rais*
	ait	il a-*vait*, il é-*tait*, il au-*rait*, il se-*rait*
	aient	ils a-*vaient*, é-*taient*, au-*raient*, se-*raient*
	ai-	*ai*-de, *ai*-me, *fai*-re, *plai*-sent
	aie	*paie, plaie, haie, que j'aie*
	aies	*paies, plaies, haies, que tu aies*
	aient	ils *paient*, ils es-*saient*, qu'ils *aient*
	ais	ba-*lais*, dé-*lais*, pa-*lais* re-*lais*
	aits	at-*traits*, ex-*traits*, *faits*, bien-*faits*
	aix	le *faix*, le porte-*faix*

o ô mêmes sons.		
	au	pi-*lau*, joy-*au*, *au*-tre, *chau*-de
	eau	l'*eau*, *bau*-me, *beau*-té
	aud	lour-*daud*, un ré-*chaud*, *chaud*
	auds	lour-*dauds*, deux ré-*chauds*
	ault	Per-*rault*, Rochefou-*cault*
	aulx	les *aulx*
	aut	hé-*raut*, arti-*chaut*
	auts	hé-*rauts*, arti-*chauts*
	aux	*faux*, che-*vaux*, joy-*aux*
	eaux	*beaux*, cou-*teaux*, ba-*teaux*

Nro. 15.

Diphthongues, ou syllabes où l'on entend le son de plusieurs voyelles.

ia	*dia*-ble, *fia*-cre
ié	a-mi-*tié*, *pié*-ton
iè	*niè*-ce, *piè*-ce, *miel*
io	*pio*-che, *fio*-le, *vio*-let
iau, iaux	*miau*-ler, bes-*tiaux*
ieu	*Dieu*, mi-*lieu*, *vieux*
ian, iant	*vian*-de, châ-*tiant*, pa-*tient*
ien	*bien*, *chien*, gar-*dien*, *rien*, *mien*
ion	bas-*tion*, vi-*sion*
oi, ois, oix	*moi*, *toi*, *roi*, *bois*, *fois*, vil-la-*geois*, *voix*, *choix*
oin	*coin*, *foin*, *loin*, *moins*, *point*, *soin*
oui	*oui*, *foui*-ne, en-*fouir*
ue	*Suè*-de, é-*cuel*-le, juin.

Nro. 16.

L mouillé.

ail, eil, euil, il, (*ille*) ouille.

1) ail, bail, tra-vail, bé-tail, cail-le, vo-lail-le, ba-tail-le, Ver-sail-les, hail-lon.

2) veil-le, som-meil, a-beil-le, so-leil, bou-teil-le, ver-meil-le, o-reil-le, o-seil-le, treil-le, treil-lis, deuil, seuil, feuille.

3) A-vril, pé-ril, fa-mil-le, til-leul, fil-leul, fil-le, che-nil-le, quil-le, bil-lard, sil-lon.

4) bouil-li, bouil-lon, brouil-lard, gre-nouil-le, an-douil-le, que-nouil-le, je fouil-le, je mouil-le, la dé-pouil-le.

Nro. 17.

Premier tableau,

composé de mots faciles.

bal-le, beur-re, bour-se,	balle, beurre, bourse.
ca-fé, car-te, ca-non,	café, carte, canon.
da-me, De-nis, du-cat,	dame, Denis, ducat.

feu, fin, fa-tal,	feu, fin, fatal.
ga-lop, gê-ne, gé-nie,	galop, gêne, génie.
‘ha-reng, ‘hus-sard, ‘hut-te,	‘hareng, ‘hussard, ‘hutte.
ho-ri-son, ho-no-rer,	horison, honorer.
jas-min, jardin, Ju-lie,	jasmin, jardin, Julie.
le-çon, li-re, Lou-ise,	leçon, lire, Louise.
ma-man, me-lon, mon-sieur,	maman, melon, monsieur.
nan-quin, non, no-ter,	nanquin, non, noter.
pa-pa, pa-pier, Pa-ris,	papa, papier, Paris.
quit-te, (kit-te) quar-tier,	quitte, quartier.
Ro-me, rond, ro-se,	Rome, rond, rose.
so-fa, sœur, sa-bre,	sofa, sœur, sabre.
tan-te, tam-bour, la ton-ne,	tante, tambour, la tonne.
Vien-ne, ve-lours, vi-o-lon,	Vienne, velours, violon.

Nro. 18.

Exercices sur la plupart des mêmes mots.

I.

ah! la bel-le bal-le, la bel-le bour-se, la bel-le car-te, le beau canon, le bon beur-re, le bon café!	ah! la belle balle, la belle bourse, la belle carte, le beau canon, le bon beurre, le bon café!
De-nis par-le à cet-te da-me, il a un beau du-cat; ce che-val va au ga-lop; ce hus-sard a un beau sa-bre; ce ha-reng est trop sa-lé.	Denis parle à cette dame, il a un beau ducat; ce cheval va au galop; ce hussard a un beau sabre; ce hareng est trop salé.
La hut-te de ce ber-ger est bien pe-ti-te; ce pa-pier est trop fin, le feu est trop grand.	La hutte de ce berger est bien petite; ce papier est trop fin, le feu est trop grand.

Nro. 15.

Diphthongues, ou syllabes où l'on entend le son de plusieurs voyelles.

ia	*dia*-ble, *fia*-cre
ié	a-mi-*tié*, *pié*-ton
iè	*niè*-ce, *piè*-ce, *miel*
io	*pio*-che, *fio*-le, *vio*-let
iau, iaux	*miau*-ler, bes-*tiaux*
ieu	*Dieu*, mi-*lieu*, *vieux*
ian, iant	*vian*-de, châ-*tiant*, pa-*tient*
ien	*bien*, *chien*, gar-*dien*, *rien*, *mien*
ion	bas-*tion*, vi-*sion*
oi, ois, oix	*moi*, *toi*, *roi*, *bois*, *fois*, vil-la-*geois*, *voix*, *choix*
oin	*coin*, *foin*, *loin*, *moins*, *point*, *soin*
oui	*oui*, *foui*-ne, en-*fouir*
ue	*Suè*-de, *é-cuel*-le, juin.

Nro. 16.

L mouillé.

ail, eil, euil, il, (*ille*) ouille.

1) ail, bail, tra-vail, bé-tail, cail-le, vo-lail-le, ba-tail-le, Ver-sail-les, hail-lon.

2) veil-le, som-meil, a-beil-le, so-leil, bou-teil-le, ver-meil-le, o-reil-le, o-seil-le, treil-le, treil-lis, deuil, seuil, feuille.

3) A-vril, pé-ril, fa-mil-le, til-leul, fil-leul, fil-le, che-nil-le, quil-le, bil-lard, sil-lon.

4) bouil-li, bouil-lon, brouil-lard, gre-nouil-le, an-douil-le, que-nouil-le, je fouil-le, je mouil-le, la dé-pouil-le.

Nro. 17.

Premier tableau,

composé de mots faciles.

bal-le, beur-re, bour-se,	balle, beurre, bourse.
ca-fé, car-te, ca-non,	café, carte, canon.
da-me, De-nis, du-cat,	dame, Denis, ducat.

feu, fin, fa-tal,	feu, fin, fatal.
ga-lop, gê-ne, gé-nie,	galop, gêne, génie.
'ha-reng, 'hus-sard, 'hut-te,	'hareng, 'hussard, 'hutte.
ho-ri-son, ho-no-rer,	horison, honorer.
jas-min, jardin, Ju-lie,	jasmin, jardin, Julie.
le-çon, li-re, Lou-ise,	leçon, lire, Louise.
ma-man, me-lon, mon-sieur,	maman, melon, monsieur.
nan-quin, non, no-ter,	nanquin, non, noter.
pa-pa, pa-pier, Pa-ris,	papa, papier, Paris.
quit-te, (kit-te) quar-tier,	quitte, quartier.
Ro-me, rond, ro-se,	Rome, rond, rose.
so-fa, sœur, sa-bre,	sofa, sœur, sabre.
tan-te, tam-bour, la ton-ne,	tante, tambour, la tonne.
Vien-ne, ve-lours, vi-o-lon,	Vienne, velours, violon.

Nro. 18.

Exercices sur la plupart des mêmes mots.

I.

ah! la bel-le bal-le, la bel-le bour-se, la bel-le car-te, le beau canon, le bon beur-re, le bon café!	ah! la belle balle, la belle bourse, la belle carte, le beau canon, le bon beurre, le bon café!
De-nis par-le à cet-te da-me, il a un beau du-cat; ce che-val va au ga-lop; ce hus-sard a un beau sa-bre; ce ha-reng est trop sa-lé.	Denis parle à cette dame, il a un beau ducat; ce cheval va au galop; ce hussard a un beau sabre; ce hareng est trop salé.
La hut-te de ce ber-ger est bien pe-ti-te; ce pa-pier est trop fin, le feu est trop grand.	La hutte de ce berger est bien petite; ce papier est trop fin, le feu est trop grand.

Nro. 19.

S u i t e.

Ma-man! Louis, Loui-se et Ju-lie sont au jar-din.

Oh! le beau me-lon, les beaux jas-mins; ce bou-quet de jas-min est bien beau.

Ve-nez di-re vo-tre le-çon!

li-sez ces qua-tre mots: *gê-né, gé-nie, ho-no-rer, ho-ri-son.* Ma-man, que veut di-re ce der-nier mot? est-ce aus-si un fruit, com-me le me-lon, ou u-ne fleur, com-me le jas-min? Non, mon a-mi: l'*ho-ri-son* est l'en-droit où le ciel bor-ne no-tre vue et sem-ble tou-cher à la ter-re.

Pa-pa, où a-vez-vous é-té si long-tems? j'ai é-té à Ro-me, à Vien-ne et à Pa-ris.

Ah! pa-pa, pour qui ce beau tam-bour? il est rond com-me u-ne ton-ne.

Ce tam-bour est pour vous, et aus-si ce pe-tit vio-lon sur le so-fa, ce nan-quin ot ce ve-lours.

Maman! Louis, Louise et Julie sont au jardin.

Oh! le beau melon, les beaux jasmins; ce bouquet de jasmin est bien beau.

Venez dire votre leçon!

lisez ces quatre mots: *gêné, génie, honorer, horison.* Maman, que veut dire ce dernier mot? est-ce aussi un fruit, comme le melon, ou une fleur, comme le jasmin? Non, mon ami: l'*horison* est l'endroit où le ciel borne notre vue et semble toucher à la terre.

Papa, où avez-vous été si long-tems? j'ai été à Rome, à Vienme et à Paris.

Ah! papa, pour qui ce beau tambour? il est rond comme une tonne.

Ce tambour est pour vous, et aussi ce petit violon sur le sofa, ce nanquin et ce velours.

Cet-te ro-se est pour vo-tre sœur, et cel-le-ci pour vo-tre bon-ne tan-te.

Cette rose est pour votre sœur, et celle-ci pour votre bonne tante.

Nro. 20.

Second tableau,

composé de mots de trois syllabes.

		Prononcez :
ba-ga-ge	bagage	bagage.
ca-bi-net	cabinet	cabinè.
Da-ri-us	Darius	Darius.
fi-gu-re	figure	figur'.
ga-lo-per	galoper	galopé.
Her-cu-le	Hercule	Ercul'.
Hol-lan-de	Hollande	Holland'.
ja-lou-sie	jalousie	gealousie.
Kan-gu-roo	Kanguro	Kenguro.
lé-o-pard	léopard	léopar'.
ma-da-me	madame	madam'.
mi-nu-te	minute	minut'.
na-tu-re	nature	natur'.
pa-ra-de	parade	parad'.
qua-li-té	qualité	kalité.
ro-ma-rin	romarin	romarain.
sa-la-de	salade	salad'.
tam-bou-rin	tambourin	tambourain
Vé-ro-ne	Vérone	Véron'.
zè-de, zéphir	zède, zéphir	zèd', zéfir'.

Exercice sur les mots précédens.

I.

No-tre ba-ga-ge est dans ce ca-bi-net. Cet en-fant est de la plus jo-lie fi-gu-re, son nom est Da-ri-us. Her-cu-le est le nom d'un hé-ros. La Hol-lan-de est un beau pays. De bel-les ja-lou-sies or-nent u-ne mai-son : re-gar-dez par la ja-lou-sie! la ja-lou-sie voit a-vec pei-ne le bon-heur des au-tres.

Le Kan-gu-roo est un a-ni-mal d'u-ne sin-gu-liè-re fi-gu-re, il a les deux jam-bes de de-vant fort cour-tes.

Notre bagage est dans ce cabinet. Cet enfant est de la plus jolie figure, son nom est Darius. Hercule est le nom d'un héros. La Hollande est un beau pays. De belles jalousies ornent une maison; regardez par la jalousie! la jalousie voit avec peine le bonheur des autres.

Le Kanguroo est un animal d'une singulière figure, il a les deux jambes de devant fort courtes.

II.

Ve-nez voir ga-lo-per ce che-val! ce beau lé-o-pard est fé-ro-ce de sa na-tu-re; c'est u-ne mau-vai-se qua-li-té.

U-ne mi-nu-te est bien-tôt pas-sée.

Voy-ons pas-ser la pa-ra-de!

Ma-da-me Nul a son car-ros-se de pa-ra-de. Voi-

Venez voir galoper ce cheval! ce beau léopard est féroce de sa nature; c'est une mauvaise qualité.

Une minute est bientôt passée.

Voyons passer la parade!

Madame Nul a son carrosse de parade. Voi-

là un beau ro-ma-rin. Man-gez de la sa-la-de! Où est vo-tre tam-bou-rin? Vé-ro-ne est u-ne bel-le vil-le d'I-ta-lie. Le zé-phir est un vent doux et lé-ger; le zé-phir est bien a-gré-able. La der-niè-re des let-tres se nom-me zè-de ou ze.	là un beau romarin. Mangez de la salade! Où est votre tambourin? Vérone est une belle ville d'Italie. Le zéphir est un vent doux et léger; le zéphir est bien agréable. La dernière des lettres se nomme zède ou ze.

Nro. 21.

Troisième tableau.

ba-teau, bâ-ton,	bateau, bâton.
chat, châ-teau,	chat, château.
dô-me, do-mi-no,	dôme, domino.
fé-tu, fè-ve, fê-te,	fétu, fève, fête.
gi-bier, gi-let, gî-te,	gibier, gilet, gîte.
hui-le, huî-tre,	huile, huître.
hô-te, hô-tel, ho-ri-son,	hôte, hôtel, horison.
le-çon, lé-ger, lè-vre,	leçon, léger, lèvre.
me-lon, mé-lo-die, mè-che, mê-ler,	melon, mélodie, mèche, mêler.
mu-guet, mur, mûr,	muguet, mur, mûr,
ne-veu, né-flier, nè-fle,	neveu, néflier, nèfle.
pa-pier, pâ-té, pâ-tis-se-rie,	papier, pâté, pâtisserie.
que-nouil-le, quê-ter,	quenouille, quêter.
rai-sin, ré-gle, rei-ne,	raisin, règle, reine.
sur, sûr, sû-re-ment,	sur, sûr, sûrement.
ta-ble, ten-dre, vian-de,	table, tendre, viande.
vo-tre, vô-tre, voû-te,	votre, vôtre, voûte.
zé-ro, zé-lé, zèle,	zéro, zélé, zèle.

Nro. 22.

Exercices sur les mots précédens.

1.

Voi-là un beau ba-teau; le chat a peur de vo-tre bâ-ton; ce châ-teau a un beau dô-me; ce jeu de do-mi-no est d'i-voi-re; ce fé-tu de sei-gle est plus grand que moi; la fè-ve vient dans des gous-ses, on é-cos-se les fè-ves; les fè-ves sont dé-jà en fleur. C'est de-main ma fè-te; la fê-te de mon pa-pa est pour moi un jour de fête.

Voilà un beau bateau; le chat a peur de votre bâton; ce château a un beau dôme; ce jeu de domino est d'ivoire; ce fétu de seigle est plus grand que moi; la fève vient dans des gousses, on écosse les fèves; les fèves sont déjà en fleur. C'est demain ma fête; la fête de mon papa est pour moi un jour de fête.

2.

Ce chas-seur a du gi-bier; ce pau-vre est ma-la-de; je vais lui don-ner ce gi-let, et pay-er son gî-te; voi-ci de l'hui-le d'o-li-ve, et u-ne dou-zai-ne d'huî-tres. Ce prin-ce a un très-bel hô-tel; voi-ci son maî-tre d'hô-tel. L'hô-tel de vil-le est u-ne mai-son pu-bli-que.

Ce chasseur a du gibier; ce pauvre est malade; je vais lui donner ce gilet, et payer son gîte; voici de l'huile d'olive, et une douzaine d'huîtres. Ce prince a un très-bel hôtel; voici son maître d'hôtel. L'hotel de ville est une maison publique.

3.

Ma-man, je vais li-re ma le-çon; un ha-bit lé-

Maman, je vais lire ma leçon; un habit lé-

ger; les lè-vres, la lè-vre su-pé-rieu-re, la lè-vre in-fé-rieu-re; cet enfant a les lè-vres rouges, ver-meil-les; il man-ge un pe-tit me-lon; vou-lez vous u-ne tran-che, u-ne cô-te de mon me-lon? voi-là u-ne cou-che de me-lons; la ti-ge du me-lon ram-pe sur la ter-re.

ger; les lèvres, la lèvre supérieure, la lèvre inférieure; cet enfant a les lèvres rouges, vermeilles; il mange un petit melon; voulez-vous une tranche, une côte de mon melon? voilà une couche de melons; la tige du melon rampe sur la terre.

4.

J'en-tends u-ne dou-ce mé-lo-die; la mê-che de cet-te lam-pe est trop gros-se; c'est u-ne mê-che de co-ton. Je veux mê-ler ces cou-leurs; on mê-le l'eau a-vec le vin, l'or a-vec l'ar-gent; cet-te ri-viè-re mê-le ses eaux a-vec le Rhin; il y a du mu-guet sur ce mur; les fleurs de mu-guet sont blan-ches; le so-leil fait mû-rir les fruits; les rai-sins sont bien-tôt mûrs.

J'entends une douce mélodie; la mêche de cette lampe est trop grosse; c'est une mêche de coton. Je veux mêler ces couleurs; on mêle l'eau avec le vin, l'or avec l'argent; cette rivière mêle ses eaux avec le Rhin; il y a du muguet sur ce mur; les fleurs de muguet sont blanches; le soleil fait mûrir les fruits; les raisins sont bientôt mûrs.

5.

Cet en-fant est mon ne-veu; ce né-flier est chargé de nè-fles; la nè-fle est

Cet enfant est mon neveu; ce néflier est chargé de nèfles; la nèfle est

bon-ne à man-ger quand el-le est mol-le. Met-tez ce pâ-té, cet-te pâ-tis-se-rie dans du pa-pier. Cette fi-leu-se n'a plus de lin à sa que-nouil-le; cet-te da-me va quê-ter (de-man-der des au-mô-nes) pour les pau-vres.

bonne à manger quand elle est molle. Mettez ce pâté, cette pâtisserie dans du papier. Cette fileuse n'a plus de lin à sa quenouille; cette dame va quêter (demander des aumônes) pour les pauvres.

6.

Ce rai-sin est bien noir; cet-te rè-gle est bien droi-te; cet-te rei-ne est la mè-re des pau-vres; vo-tre li-vre est sur la ta-ble, j'en suis sûr; vous le trou-ve-rez sû-re-ment. Cet-te vian-de est bien ten-dre, vo-tre plu-me est mol-le, la mien-ne est plus du-re que la vô-tre?

Ce raisin est bien noir; cette règle est bien droite; cette reine est la mère des pauvres; votre livre est sur la table, j'en suis sûr; vous le trouverez sûrement. Cette viande est bien tendre, votre plume est molle, la mienne est plus dure que la vôtre?

Nro. 23.

Phrases familières, composées des mots les plus connus aux enfans.

1.

Le ciel est bleu, clair, se-rein; — l'air est pur, doux; — le tems est beau, le so-leil luit; — l'eau est clai-re, trou-ble; — le feu est chaud, il fond les mé-taux. Les a-ni-maux vi-vent sur la ter-re; — le fer, l'a-cier, le cui-vre le plomb se

trou-vent dans la ter-re. Le fer est plus dur que l'é-tain; l'or, l'ar-gent sont très-pré-cieux.

2.

Dans l'hom-me, on dis-tin-gue:

le corps,	le cou,	les cuis-ses,
la tê-te,	les é-pau-les,	les ge-noux,
les che-veux,	le dos,	la jam-be,
le vi-sa-ge,	le bras,	le pied,
le front,	le cou-de,	les doigts du pied,
les yeux,	le poing,	le ta-lon,
le nez,	la main,	la peau,
les na-ri-nes,	la main droi-te,	les os,
les o-reil-les,	la main gau-che,	les vei-nes,
le men-ton,	les doigts,	le pouls.
les joues,	les on-gles,	le cer-veau,
la bou-che,	l'es-to-mac,	le pou-mon,
les dents,	la poi-tri-ne,	le foie,
la gen-ci-ve,	le ven-tre,	le cœur,
la lan-gue,	le cô-té,	le sang,
la lu-et-te,	la han-che,	la bi-le.

Nro. 24.

L'hom-me man-ge du pain, de la vian-de; du pois-son, des lé-gu-mes, des fruits. La fa-ri-ne est blan-che, on en fait de la pâ-te, des gâ-teaux, des tar-tes, du pain; la croû-te du pain est du-re, la mie est plus ten-dre; voi-ci un crou-ton de pain, la bai-su-re, l'en-ta-mu-re.

Le bou-cher vend du bœuf, du veau, du mou-ton, du co-chon, du jam-bon, des bou-dins, des sau-cis-ses. Voi-ci une tê-te de veau, des pieds de veau, du foie, une frai-se; des côte-let-tes de mou-ton, un rôti de veau, un gi-got de mou-ton.

Cet-te fem-me a un liè-vre, un lapin, une per-drix, un coq, une pou-le, un pou-let, un cha-pon, un ca-nard, une oie, un din-don, une din-de, un pi-geon, une cail-le, une gri-ve, une a-lou-et-te.

Voi-là de beau pois-son, une car-pe, un bro-chet, une per-che, une an-guil-le, une trui-te, des gou-geons, des é-cre-vis-ses, des ha-rengs, du sau-mon frais, du stock-fisch, du ca-bil-laud, de la mo-rue.

Nro. 25.

Par-mi les a-ni-maux, on comp-te:

le cha-meau,	le chat,	la lion-ne,
le che-val,	la souris,	le loup,
le pou-lin,	le rat,	la lou-ve,
le mu-let,	le re-nard,	le tigre,
l'â-ne,	le sin-ge,	l'ours,
le chien,	l'é-cu-reuil,	le lé-o-pard,
la chien-ne,	le lion,	l'hy-è-ne.

Parmi les oi-seaux, il y a:

le se-rin,	le ros-si-gnol,	le cor-beau,
la fau-vet-te,	l'hi-ron-del-le,	le cou-cou,
le mer-le,	le moi-neau,	la pie,
le pin-son,	la ci-go-gne,	l'a-lou-et-te,
le roi-te-let,	le ci-gne,	la gri-ve.

Nro. 26.

Noms de quelques légumes, de plusieurs arbres et de leurs fruits.

1.

des fèves,	des pois,	des na-vets,
des 'ha-ri-cots,	des choux,	des as-per-ges,
des len-til-les,	des ca-rot-tes,	des é-pi-nards,

de l'o-seil-le,
du cres-son,
des o-gnons,
de l'en-di-ve,
des ci-trouil-les,
des me-lons,
des con-com-bres,
des cor-ni-chons,
des cham-pi-gnons.

2.

un ar-bre,
une pom-me,
un pom-mier,
une poi-re,
un poi-rier,
une pru-ne,
un pru-nier,
une pê-che,
un pê-cher,
un a-bri-cot,
un a-bri-co-tier,
une fi-gue,
un fi-guier,
une ce-ri-se.
un ce-ri-sier,
une noix,
un noy-er,
la vi-gne,
le rai-sin,
une frai-se,
un frai-sier.

Nro. 27.

Objets de vêtement; meubles etc.

1.

le tail-leur,
un ha-bit,
un frac,
une ves-te,
un gi-let,
un man-teau,
une cra-va-te,
des bas,
des cu-lot-tes,
une che mi-se,
un cha-peau,
des gants,
des sou-liers,
des bot-tes,
un mou-choir.

2.

la mai-son,
une cham-bre,
un ca-bi-net,
un mi-roir,
une chai-se,
la fe-nê-tre,
les vo-lets,
les ja-lou-sies,
l'es-ca-lier,
la por-te,
une plan-che,
le plan-cher,
un lit,
le bois de lit,
la pail-las-se,
la cou-ver-tu-re.
le ma-te-las,
les draps,
les ri-deaux,
une chan-del-le,
un chan-de-lier.

Nro. 28-

De la table et de la cuisine.

1.

le dé-jeû-ner,
le dî-ner,
la ta-ble,
la nap-pe-
une ser-viet-te,
la cuil-lè-re,
la four-chet-te,
le cou-teau,
un plat,

une as-siet-te,	de l'hui-le,	le bou-chon,
du sel,	de la mou-tar-de,	un ver-re,
une sa-liè-re,	du su-cre,	la sou-pe,
du poi-vre,	une bou-teil-le,	une sou-piè-re.

2.

le cui-si-nier,	un chau-dron,	le bri-quet,
la cui-si-nière,	une thé-iè-re,	la pier-re,
la cui-si-ne,	le ca-fé,	l'a-ma-dou,
la pel-le,	une ca-fe-tiè-re,	les al-lu-met-tes,
les pin-cet-tes,	une mar-mi-te,	les mou-chet-tes,
un ré-chaud,	une cru-che,	une lam-pe,
un souf-flet,	un es-suie-main,	la mê-che.

HISTORIETTES, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Nro. 29.

La Mère. Edouard.

La Mère. Venez, Edouard, asseyez-vous sur votre petite chaise. Bien, vous avez votre livre; je vais prendre une grande épingle pour vous montrer les lettres. Nous allons bien nous amuser, je crois! Ce livre est fait tout exprès pour réjouir les enfans. C'est un grand plaisir de savoir lire! Voyez comme je suis aise quand je lis. Vous aurez bien du plaisir, quand vous saurez lire. Vous trouverez dans votre livre les plus jolies histoires. Elles sont justement pour les enfans de votre âge. Allons, il faut nous dépêcher d'apprendre: lisons cette petite fable.

Nro. 30.

Le Loup et la Cigogne.

„Un loup avait dévoré une brebis, et il lui était „demeuré un os dans le gosier, qui lui causait de „grandes douleurs. Il pria une cigogne de le tirer „avec son bec, et lui promit de reconnaître ce ser„vice. La cigogne se prêta à ses désirs; elle en„fonça son long cou dans le gosier du loup, et en „tira heureusement l'os qui le faisait tant souffrir; „elle demanda alors la récompense qu'il lui avait pro„mise. Un ingrat oublie bientôt le bien qu'on lui a „fait: il répondit avec un ris moqueur: Ne vous ai-je „pas assez payée de vos peines, en vous laissant la „vie? si j'avais voulu, vous n'auriez pas retiré votre „tête de ma gueule.“

Edouard. Ce loup était bien ingrat, maman.

la Mère. Oui, mon ami; souvent l'on trouve des personnes qui imitent ce loup. Ceux qui leur ont rendu des services, en sont aussi mal récompensés, et quelquefois même maltraités. — Mais il doit nous suffire d'avoir fait une bonne action, sans nous mettre en peine si les hommes la reconnaîtront.

Nro. 31.

La Mère. Antoinette.

la Mère. Venez, Antoinette, c'est votre tour à lire (c'est à vous à lire).

Antoinette. Ah! maman, un moment encore, je vous prie, j'entends le tambour; ce sont les singes qui passent.

la M. Eh bien, mettez-vous (restez) à la fenêtre, jusqu'à ce qu'ils soient passés.

Ant. Maman, je les ai vus: pourquoi n'ètes-vous pas venue les voir? ne les aimez-vous pas?

la M. Pas beaucoup, mon enfant, ils sont d'un naturel méchant; ils sont traîtres, malins, voleurs, etc.

Ant. Ah! c'est bien dommage, maman; car ils ont une drôle de mine; leurs grimaçes m'amusent; mais comme je les vois par la fenêtre, ils ne peuvent me faire de mal. Où voulez-vous que je lise, maman?

la M. Commencez à cette page.

Nro. 32.

Le Singe et le Chat.

„Un singe avait mis cuire des châtaignes sous la „braise; comme il ne trouvait aucun ustensile pour „les retirer, il saisit le chat de la maison, et se servit „de sa patte comme d'une pincette, sans avoir égard „aux cris de ce pauvre animal; car il ne pensait „qu'au plaisir de manger ses châtaignes.

Antoinette. Oh! que je plains ce pauvre chat, Maman, il aura bien crié?

la Mère. Oui, mon amie; mais ce que vous venez de lire, n'est qu'une fable; cependant, nous voyons trop souvent des gens qui se conduisent comme ce singe; ils emploient la force ou leur crédit pour satisfaire leur ambition ou leurs plaisirs aux dépens d'autrui, et n'écoutent pas les cris des plus faibles, qui sont dans le cas d'en souffrir. De telles gens sont détestés; ils sont encore plus méchans que le singe de cette fable. Voyons ce qui suit! lisez cela bien!

Pour-

Pourquoi les hommes sont-ils sur la terre?

A. Pour y vivre en société, maman; mais, que font-ils toute la journée?

LA M. Ils travaillent chacun dans leur état, et s'aident mutuellement dans leurs besoins, dans leurs affaires et même dans leurs plaisirs.

A. Maman, pourquoi suis-je au monde, moi?

LA M. Voyez, dites-moi cela vous-même: que faites-vous toute la journée?

A. Je me promène, j'étudie, je tricote, je saute, je bois, je mange, je ris, je cause avec vous quand je suis bien sage.

LA M. Eh bien, voilà jusqu'à présent pourquoi vous ètes au monde; mais, à mesure que vous grandirez, vos occupations ou vos devoirs changeront, et vous vous rendrez aussi utile aux autres.

A. Maman, que m'arriverait-il, si je n'aidais pas les autres?

LA M. Les autres ne vous aideraient pas non plus; alors vous n'auriez point de vrai plaisir, point de bonheur; vous seriez malheureuse.

A. Maman, qu'est-ce que le bonheur?

LA M. C'est ce contentement que vous éprouvez quand vous avez été sage, et que vous avez fait tout ce que votre papa et votre maman vous ont commandé.

A. En effet, maman, je ne suis jamais plus contente que quand j'ai été bien obéissante, et que j'ai bien fait mes devoirs — Maman, voyez mon ouvrage, (mon tricot).

LA M. Est-il fini? avez-vous fini votre tâche.

A. Non maman, pas encore.

LA M. Il n'est pas mal; il est bien; mais je vous

avais dit de ne pas quitter votre place que votre tâche ne fût faite. Où avez-vous ainsi taché votre bas?

A. C'est une tache d'encre; je ne sais pas d'où elle vient. — Maman, me permettez-vous de lire à présent?

LA M. Non, je veux que vous finissiez votre ouvrage.

A. Oh, maman, j'en ai encore un si grand bout à finir! Je n'aurai pas fait dans une demi heure. N'est-ce pas la même chose si je lis à présent? je pourrai finir mon ouvrage après avoir lu?

LA M. Cela serait égal, si vous aviez douze ou quatorze ans; mais cela ne l'est pas pour une petite fille de cinq.

A. Voudriez-vous bien m'expliquer cela, maman, je ne vois pas la différence.

LA M. C'est qu'il est bien important, ma fille, de s'accoutumer à ne pas interrompre légèrement ce que l'on fait; et vous ètes dans l'âge où l'on prend le plus facilement des habitudes: il faut donc tâcher d'en prendre de bonnes; car il vous en coûterait beaucoup pour vous corriger: souvenez-vous qu'il ne faut point passer sans raison d'une occupation à une autre.

A. Si je vous comprends bien, maman, quand je joue, il ne faut pas interrompre mon jeu pour travailler? et quand je travaille, il ne faut plus penser à jouer?

LA M. Cela est juste, mon amie; et quand vous quittez votre ouvrage, il faut le serrer; de même que quand vous quittez vos jeux, il ne faut rien laisser traîner des objets qui ont servi à votre amusement: il faut remettre chaque chose à sa place: cela donne

l'esprit d'ordre, sans lequel on ne sait jamais ce qu'on fait, et l'on perd beaucoup de tems, qui est une chose très-précieuse.

A. Cela est vrai, maman: quelquefois j'ai laissé traîner les choses qui avaient servi ou à mon amusement, ou à mon travail; je ne savais pas où les domestiques les avaient rangées, et j'ai dû les chercher assez long-tems.

LA M. Voilà donc du tems fort mal employé. Si vous eussiez rangé vos affaires après vous en être servie, vous les eussiez trouvées tout de suite, et vous n'eussiez pas eu le chagrin d'en voir quelquefois de perdues.

A. Cela est encore vrai, maman; mais c'est la faute des domestiques; pourquoi ne rangent-ils pas ce qu'ils trouvent?

LA M. Vous ne pouvez exiger, ma fille, qu'ils donnent plus de soin aux choses qui vous appartiennent, que vous n'y en donnez vous-même; ils peuvent croire que ce que vous laissez traîner, ne mérite pas d'être conservé: vous comprendrez à présent que l'esprit d'ordre est bien nécessaire.

A. Oui, maman, je tâcherai de profiter de cette leçon.

LA M. Vous pouvez maintenant vous amuser avec votre frère: Edouard, jouez avec votre sœur!

Nro. 32.

Le Père. Edouard.

LE PÈRE. Le joli petit chien! Il n'est pas plus gros que mon poing.

Edouard. Que nous veut-il? Il s'avise, je crois, de japper.

le P. N'ayez pas peur, Edouard. Il ne vous fera pas de mal. Voyez, il remue la queue. Il vient lécher ma main. Il veut être de nos amis. Le chien est un animal bien caressant. Les petits garçons qui battent les chiens, ou qui leur jettent des pierres, sont bien méchans. Vous ne ferez pas comme eux, Edouard! oh non! Je vous connais: je suis sûr que cela ne vous arrivera jamais. Voulez-vous me lire la petite fable d'un chien?

Ed. Oh oui, papa, avec un grand plaisir! où est donc cette fable?

Le P. Voyez à la page 36 de votre livre.

Nro. 33.

Le vieux chien et le chasseur.

„Un chien de chasse avait toujours bien servi „son maître, et en avait éprouvé toutes sortes de „caresses. Aucun des chiens du voisinage n'éga- „lait son agilité à la poursuite d'un lièvre ou d'un „cerf. Il devint vieux: il n'avait plus la vigueur de „sa jeunesse, presque plus de dents: il laissa échap- „per un cerf qu'il avait saisi au cou. Le chasseur „fâché se mit à le gronder; il lui donna le nom „de lâche: le chien ne put entendre ce reproche „sans peine. Il lui dit d'un ton soumis: n'accusez „pas mon cœur, mais mes forces. Vous me louez „de ce que j'étais étant jeune, et vous me blâmez „de ce que je ne suis plus le même!"

Ed. Papa, ce chien avait raison, je pense?

Le P. Oui, mon ami; nous devrions toujours

avoir pitié de ceux qui nons ont servis, et avoir soin d'eux, quand ils sont vieux et pauvres.

Ed. Papa, je n'aime pas ce chasseur; cela me fait de la peine, qu'il ait ainsi grondé ce bon chien.

Le P. Vous ètes un bon enfant, Edouard. Je vous aime quand vous pensez si bien. Mais voici une autre fable, qui vous fera encore plus aimer le chien fidèle.

Nro. 34.

Le chien et le voleur.

„Un voleur s'approcha la nuit d'une maison, dans „le dessein de voler; il offrit un morceau de pain au „chien qui la gardait; il espérait l'empêcher d'aboyer. „Le chien devina son projet: Perfide, lui dit-il, je „connais ton intention; tu prétends me séduire par „tes dons, afin de voler en sûreté le bien de mon „maître; mais tu n'y réussiras point. Il commença „d'aboyer avec tant de force, que tous les gens de „la maison furent bientôt sur pied, et le voleur se „sauva au plus vite.

Ed. Ah! papa, ce chien m'a fait beaucoup de plaisir; il s'est bien douté qu'un présent si extraordinaire cachait quelque mauvaise intention.

le P. Oui, mon ami; ceux qui nous flattent le plus, cherchent souvent le plus à nous tromper; il ne faut pas accepter les présens de ceux que l'on ne connait pas.

Nro. 35.

Le Père. Edouard.

le P. Il fait déjà grand jour; ouvrez les yeux, petit garçon; allons, levez-vous! Louise, venez ha-

biller Edouard; vous voilà déjà prêt? descendons. Le déjeûner nous attend. Voici du lait tout frais. Ne jetez pas de pain à terre; il ne faut pas gâter le pain; il y a tant de gens qui n'en ont pas assez. Entendez-vous ce petit pauvre qui est à la porte? On voit qu'il n'a pas déjeûné: il pleure. Donnez-lui de votre pain. Oh! comme il mange de bon appétit; il ne pleure plus; il cherche à vous sourire, pour vous remercier; n'ètes-vous pas bien content de l'avoir rendu si joyeux?

Ed. Papa, où est le petit chat?

le P. Il vient de se cacher sous l'armoire.

Ed. Oh! je vais l'attraper!

le P. Que faites-vous donc? Vous le tirez par la queue? Prenez-y garde, il va sûrement vous égratigner: attendez qu'il vienne à vous, il ne vous fera pas attendre long-tems. Tenez, il se montre déjà: ne lui faites pas de mal; il ne demande pas mieux que de jouer, pourvu qu'on ne lui fasse pas de mal: mais si on lui en fait, il égratigne et mord. Le chat est l'animal le plus faux qu'il y ait sur la terre, il est cruel, indifférent pour son bienfaiteur, et souvent ingrat.

Ed. Si cela est, Papa, je ne veux pas jouer avec lui.

Le P. Si vous le caressez bien doucement, il ne vous fera rien; vous le frottez à rebours de son poil; il n'aime pas cela; cela lui fait du mal.

Nro. 36.

La Mère. Edouard.

la M. Qu'aviez-vous à pleurer tout-à-l'heure?

Ed. Voyez, maman, la bosse que j'ai au front.

LA M. Eh quoi! vous pleurez pour si peu de chose?

ED. C'est que cela me fait bien mal.

LA M. Et comment ce mal vous est-il arrivé?

ED. Cette vilaine table! J'ai voulu passer par-dessous. Elle m'a blessé à la tête.

LA M. Et vous l'appelez vilaine pour cela?

ED. Mais c'est qu'elle m'a fait bien du mal.

LA M. Elle n'a pourtant pas bougé de sa place pour venir vous frapper.

ED. Cela est vrai, maman; je vois que c'est ma propre faute; c'est moi qui suis allé heurter contre la table.

LA M. C'est donc contre vous-même que vous devez être fâché, pour avoir été si étourdi.

Nro. 37.

LA M. Venez, Edouard, appelez Antoinette; venez vite; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre.

E. Voici Suzanne qui revient de la foire.

LA M. Restez ici; vous n'avez pas besoin de courir; je lui ai fait signe de venir, elle va entrer; elle a bien des choses dans son tablier. C'est vous Suzanne? Entrez.

E. Voyons. Que nous apportez-vous? Ha ha! un petit chariot! des quilles! un bilboquet! une poupée!

LA M. Pour qui tous ces joujoux, Suzanne?

SUZ. C'est pour Edouard, Madame, et pour Antoinette.

E. Pour moi! Oh! combien je vous remercie, ma chère Suzanne.

LA M. Eh bien! mon fils, vous le voyez, Suzanne pense toujours à vous. Si vous alliez jamais la maltraiter, nous ne serions plus bons amis: vous seriez trop méchant. Et vous, Antoinette, avez-vous remercié Suzanne de vous avoir apporté une si belle poupée?

A. Oh oui, maman, j'aime beaucoup Suzanne.

Nro. 38.

Qui frappe? allez voir, Edouard, allez ouvrir la porte. Ah! c'est-votre petite cousine. Bonjour, Agathe, venez me baiser. Vous n'avez pas déjeûné encore? Eh bien, vous déjeûnerez avec Edouard et Antoinette. Vous en souvenez-vous, mes enfans? Agathe vous donna l'autre jour la moitié de son gâteau. Aujourd'hui, vous lui donnerez de vos cerises. C'est un grand plaisir de partager avec les autres ce que nous avons.

Nro. 39.

LA MÈRE. Edouard, venez causer avec moi! combien avez-vous de mains? comptez.

ED. Une, deux. J'ai deux mains.

LA M. Combien avez-vous de doigts à chaque main? comptez encore.

ED. Un, deux, trois, quatre, cinq.

LA M. Vous avez cinq doigts à cette main. Voyons l'autre!

ED. Un, deux, trois, quatre, cinq. J'ai aussi cinq doigts à cette main.

LA M. Ce doigt, qui est plus gros que les autres, se nomme le pouce. Celui qui en est le plus près

se nomme l'index, parce que c'est celui-là dont on se sert le plus ordinairement pour indiquer, pour montrer quelque chose avec le doigt. Le troisième est le gros doigt, ou le doigt du milieu; le quatrième est le doigt annulaire, parce que c'est celui où l'on met le plus ordinairement l'anneau: le cinquième est le petit doigt. Au bout de chaque doigt, vous avez un ongle. L'une de vos deux mains que voici, se nomme la main droite; et l'autre se nomme la main gauche. Au-dessus de chaque main, vous avez un bras. Au-dessus de chaque bras, vous avez une épaule, qui se joint à votre corps. Voici le bras droit. Voilà le bras gauche.

Nro. 41.

LA M. Antoinette, combien avez-vous de pieds? Un, deux. Vous avez deux pieds. Combien avez-vous de doigts à chaque pied? Un, deux, trois, quatre, cinq. Vous avez cinq doigts à ce pied. Voyons l'autre. Un, deux, trois, quatre, cinq. Vous avez aussi cinq doigts à ce pied. Ce doigt qui est plus gros que les autres, se nomme l'orteil. Au bout de chaque doigt du pied vous avez un ongle. L'un de vos deux pieds que voici, se nomme le pied droit; et l'autre se nomme le pied gauche. Au-dessus de chaque pied vous avez une jambe. Voici donc la jambe droite. Voilà la jambe gauche.

Nro. 41.

Combien un cheval a-t-il de jambes? Une, deux, trois, quatre. Un cheval a quatre jambes. Un bœuf a quatre jambes. Un chien a quatre jambes, et le chat aussi.

Combien de jambes ont les poules? Une, deux. Les poules n'ont que deux jambes. Les pigeons, les moineaux, les serins, tous les oiseaux, n'ont que deux jambes.

Mais les oiseaux ont des ailes; et ils volent bien haut dans l'air. Pourquoi votre frère n'a-t-il pas des ailes? C'est qu'il n'est pas un oiseau. Edouard a des mains. Les oiseaux n'ont pas de mains. Ils ont des pattes pour se percher sur les branches des arbres. Ils ont des ongles au bout des pattes pour fouiller dans la terre, et chercher de quoi se nourrir. Les oiseaux n'ont pas de dents.

E. Comment font-ils donc pour manger?

LE P. N'en soyez pas en peine. Les oiseaux ont un bec. Voyez la cage où est mon serin. Regardez comme il prend des grains de millet dans sa mangeoire avec le bout de son bec. Le petit gourmand! il est bien adroit à les croquer.

E. Combien de jambes ont les poissons?

LE P. Les poissons n'ont point de jambes.

E. Comment font-ils donc pour marcher?

LE P. Ils ne marchent pas. Ils nagent dans l'eau, comme les oiseaux volent dans l'air. Voyez ces deux poissons que la servante a achetés ce matin; ils sont dans ce vase plein d'eau; les voyez-vous?

E. Oui, je les vois, papa: ah, c'est joli!

LE P. Ils montent et ils descendent comme il leur plaît: ils se servent de leurs nageoires, comme les oiseaux de leurs ailes. Il y a des poissons qui ne sont pas plus gros que votre petit doigt. Il y en a d'aussi grands que cette maison. Vous seriez bien-

tôt mort, si vous tombiez dans l'eau. Le poisson serait bientôt mort, si je l'ôtais de l'eau.

Nro. 42.

Venez un peu avec moi dans le jardin, et prenez un couteau, je vous ferai voir une petite bête. Regardez à vos pieds, Edouard; voyez-vous quelque chose qui remue la terre? ne faites pas de bruit: donnez-moi le couteau pour fouiller. Ah! c'est un ver. Comme il se tortille! Il n'a pas de jambes, ce pauvre animal. Il n'a point d'ailes. Il n'a point de nageoires. Il ne marche pas. Il ne vole pas. Il ne nage pas. Que fait-il donc? Il se traîne, il rampe. Il vit dans la terre, comme les oiseaux dans l'air, et les poissons dans l'eau.

Nro. 43.

Le limaçon rampe aussi. Comme il alonge ses cornes! Touchez-en une du bout du doigt. Il la retire bien vite. Touchez sa tête, mais doucement. Bon! le voilà qui rentre dans sa coquille. Il ne sait que ramper, mais il emporte avec lui sa maison. Il n'a qu'à se coller contre la terre, ou contre la muraille, il est à l'abri de tous côtés.

L'huître ne sait pas même ramper. Elle reste toute sa vie attachée au rocher où elle est née. Elle n'a pas besoin de bouger. La mer lui apporte sa nourriture. Elle se défend contre les oiseaux, en fermant ses coquilles. Elle les ferme quand il lui plaît, comme on ferme la porte de sa chambre.

Nro. 44.

LE PÈRE. Edouard et Antoinette, venez, je vais vous apprendre le nom des différens cris des animaux.

E. Ah oui, papa! il a des enfans qui savent contrefaire plusieurs de ces cris; si nous pouvions aussi en imiter quelques-uns! cela est amusant.

LE P. Eh bien, commençons! lisez cette page, et Antoinette lira la suivante.

Le Canard, la cane barbote.

Le chien aboie; cet aboiement fait peur aux voleurs.

Le petit chien jappe ou glapit; les petits chiens jappent, glapissent; ce jappement ou glapissement est peu agréable.

Le Cochon grogne; son grognement n'est pas agréable.

Le Cheval hennit, (prononcez 'hanit) le hennissement est donc le cri du cheval.

Le Cerf brame, rait ou rée; bramer, raire ou réer, est le cri du cerf en rut ou en amour.

Le Taureau et la vache beuglent ou meuglent; on entend le meuglement des vaches et des bœufs dans ces prairies.

La Mouche bourdonne; le bourdonnement des mouches, des hannetons amuse les petits enfans.

L'âne brait; son braiment ou son braire fait souvent rire les enfans.

Le Chat miaule; le miaulement du chat empêche de dormir.

La brebis bêle; elle reconnait son agneau au bêlement.

Le Lion rugit; son rugissement est terrible.

Le Loup 'hurle, et le chien aussi; le 'hurlement des chiens nous a éveillés plusieurs fois.

Le Renard glapit, et un petit chien aussi; le

glapissement est donc le cri des renards et des petits chiens.

Le moineau pépie; j'ai entendu un moineau pépier.

Le corbeau croasse; le croassement des corbeaux est désagréable.

La Colombe } gémit; écoutons le gémissement de la colombe, etc.
La Tourterelle }

Antoinette lira le reste. Ici Antoinette.

Le Pigeon roucoule; j'entends les pigeons roucouler; ils font ce son ou ce cri avec le gosier.

La Cigale (le grillon) chante, son chant est un bruit aigre et importun: cet insecte vole; on le trouve dans les champs, durant les ardeurs de l'été.

Le Coq chante; son chant avertit de l'approche du jour.

L'alouette chante; son chant n'est pas aigu comme celui du coq, il est doux comme le ramage du rossignol.

La Caille chante; son chant est agréable; le cri enroué que font les cailles avant leur chant s'appèle margotter. Cette caille margotte, elle va chanter.

Le Rossignol chante ou ramage; on aime à entendre son doux ramage.

Les oiseaux ramagent, gazouillent; les serins, les pinsons ont un agréable ramage; on entend de toutes parts le gazouillement des oiseaux.

L'homme parle; il a seul le don de la parole.

La pie jase; on dit d'un grand causeur: il jase comme une pie.

La Poule glousse ou clousse, quand elle veut couver ou appeler ses petits: elle caquète ou cratèle quand elle veut pondre, ou après avoir pondu.

Les poulets ou petits de la poule piaulent; piauler est donc le cri des poulets.

Le Dindon glougloutte, ou glouglotte; son glouglouter ou glouglotter est désagréable; la poule d'Inde piaule.

La Cigogne craquète, on entend le craquètement d'une cigogne.

La Corneille babille; on l'entend babiller.

La Perdrix cacabe; on entend une perdrix cacaber.

La Grenouille coasse, ce coassement est fort importun ou désagréable.

Le Serpent siffle } c'est un sifflement bien dés-
l'oie siffle } agréable.

Nro. 45.

Les arbres ont des racines, qui s'étendent bien loin sous la terre. Les racines sont comme les jambes et les pieds de l'arbre. Elle lui servent à se tenir debout. L'arbre a un tronc; c'est son corps. Il a des branches; ce sont ses bras. Il a des rameaux; ce sont ses doigts. Sur les rameaux, il vient des feuilles et des fleurs. Voici une fleur sur ce petit pommier. La fleur sera-t-elle sur l'arbre aussi longtems que la feuille? Non, mon ami. Elle va bientôt se flétrir. Peut-être dès ce soir; mais, à la place de la fleur, il viendra un fruit. La pomme est le fruit du pommier. Il viendra une pomme. Si la fleur tombe ce soir, aurez-vous une pomme demain? Oui; mais elle ne sera pas encore bonne à manger. Elle ne sera pas d'abord plus grosse qu'un noyau de cerise. Puis elle grossira tous le jours. Enfin elle deviendra une grosse pomme. Il faudra la lais-

ser encore sur l'arbre, pour que le soleil la fasse mûrir. Alors elle sera rouge comme vos joues. Nous viendrons la voir de tems en tems. Quand elle sera bien mûre, nous la mangerons. Ce sera un grand plaisir.

Nro. 46.

Les fleurs ont-elles aussi de racines? Oui, mon ami. Tenez, voici un pavot. Il est plus haut que vous. Je vais l'arracher. Voyez-vous ses racines? Elles sont comme des brins de gros fil. Regardez à présent la fleur. Au milieu sont les graines. Si l'on met une de ces graines dans la terre, il viendra un pavot comme celui-ci.

Edouard, vous seriez fort aise d'avoir un petit jardin? N'est-il pas vrai? Eh bien! je vais vous donner ce petit coin de terre pour vous seul. Voici d'abord une petite bêche pour remuer la terre. Puis un petit râteau pour enlever les cailloux. Enfin, un petit arrosoir pour arroser vos plantes. Allez trouver le jardinier, et vous lui direz: Mon ami Jean, donnez-moi, je vous prie, de la graine de laitue pour mon jardin. Il vous en donnera, car il est de vos amis. Vous la semerez; ensuite, avec votre râteau, vous la recouvrirez de terre légèrement. Puis vous viendrez l'arroser tous les jours. De chaque graine il viendra une laitue. Oh quel plaisir de manger de vos salades!

Nro. 47.

Le Père. Quel jour est-ce aujourd'hui, Edouard?

Ed. C'est aujourd'hui Dimanche.

Le P. Et demain?

Ed. Demain sera Lundi.

Le P. Et après demain?

Ed. Après demain sera Mardi.

Le P. Et après Mardi?

Ed. Mercredi.

Le P. Et après Mercredi?

Ed. Jeudi.

Le P. Et après Jeudi?

Ed. Vendredi.

Le P. Et après Vendredi?

Ed. Samedi.

Le P. Et après Samedi?

Ed. C'est Dimanche qui revient.

Le P. Combien cela fait-il de jours? Nous n'avons qu'à compter. Dimanche, un. Lundi, deux. Mardi, trois. Mercredi, quatre. Jeudi, cinq. Vendredi, six. Samedi, sept. Cela fait sept jours. Sept jours font une semaine. Quatre semaines entières, et deux ou trois jours d'une autre, font un mois. Tenez, voici mon almanach. Voyez. Douze mois font une année, ou un an. Comment s'appellent ces douze mois? Je vais vous dire leurs noms, et les compter en même tems. Janvier, un. Février, deux. Mars, trois. Avril, quatre. Mai, cinq. Juin, six. Juillet, sept. Août, huit. Septembre, neuf. Octobre, dix. Novembre, onze. Décembre, douze. Je vais à présent vous faire leur histoire. Elle est bien curieuse, je vous assure. Vous allez voir.

Nro. 48.

Janvier.

Vous devez bien aimer ce mois. Il commence par le jour des étrennes. Il fait pourtant bien froid.

Il n'y a pas de feuilles sur les arbres. Il tombe de la neige. L'eau est gelée. La rivière charrie des glaçons. Voilà de petits garçons sur la glace; voyez comme ils glissent. Ils ont à leurs pieds des patins. Prenez bien garde, mes amis. La glace n'est peut-être pas assez forte pour vous porter. Elle n'aurait qu'à rompre, et vous tomberiez dans l'eau; et s'il n'y avait là personne pour vous secourir, vous seriez noyés. Il n'est que quatre heures, et il fait déjà nuit. Rentrons à la maison.

Il fait bien froid aujourd'hui; il fait encore plus froid qu'hier. Comment font les enfans des pauvres? Ils n'ont pas de feu pour se dégourdir les mains. Ils n'ont souvent ni bas ni souliers pour se tenir les pieds chauds. Les pauvres petits malheureux! que je les plains! Tenez, mon ami, tâchez de les secourir. Voici de petites pièces de monnaie, que je mets dans votre bourse. Lorsque vous verrez un de ces pauvres petits enfans, vous lui en donnerez. Il ira tout de suite les porter à sa mère, pour avoir du pain.

Nro. 49.

F é v r i e r.

Il fait bien froid encore. Mais les jours sont un peu plus longs. L'herbe commence à percer la terre. Quel bruit font ces corbeaux! Ils vont faire leurs nids. Voilà un homme qui laboure son champ, pour y semer du grain. Il a bien de la peine dans son travail. Courage, mon ami. Que Dieu vous donne une bonne récolte!

Nro. 50.

M a r s.

Le vent souffle avec violence. Allons, Édouard, tenez-vous bien ferme sur vos pieds; il est assez fort pour vous jeter à terre. Voyez cet arbre qu'il vient de renverser. Voici de jeunes agneaux. Les pauvres petits! Ils ont bien de la peine encore à marcher. Ils ne font que de naître. Quelle est cette fleur? C'est une violette. Cueillez-la, mon ami, c'est la première fleur de l'année.

Nro. 51.

A v r i l.

Les oiseaux chantent. Les arbres sont presque tous fleuris. Les fleurs naissent en foule dans les jardins. Les jolis papillons voltigent sur les fleurs. Le soleil n'est plus obscurci par d'épais brouillards. Il pleut, et le soleil luit. Voilà un arc-en-ciel. O les belles couleurs! Joli arc-en-ciel, reste toujours devant nos yeux! Mais non, le voilà qui s'efface. Il disparaît. Il n'est plus. L'hirondelle est revenue. Elle vient nous annoncer que le printems est de retour.

Nro. 52.

M a i.

Oh! Édouard, le joli mois! Allons nous promener dans les champs. L'aubépine est en fleur. Marchons le long de la haie, pour respirer son parfum. Voilà des jonquilles, des roses, du jasmin. Nous avons de quoi faire un joli bouquet. Quelle douce odeur! Ho, ho! venez voir dans ce buisson. Un nid d'oiseaux! Les pauvres petits! Ils n'ont pas

encore de plumes. Voyez, voyez, Édouard, ils ouvrent leurs becs, comme si nous leur apportions à manger. Allons-nous-en. La mère a peur de nous. Ses pauvres petits pourraient souffrir de la faim.

Nro. 53.

J u i n.

Levez-vous, mon cher enfant. Il ne faut plus rester si long-tems au lit. Comme le tems est beau! Prenons chacun notre petit pain. Nous pourrons déjeûner en faisant notre promenade. Allons d'abord cueillir des fraises. Elles sont mûres à présent. En voilà une bien belle. Vous auriez de la peine à la faire entrer toute entière dans votre bouche. Voici un groseiller tout justement de votre taille. Je vous permets de cueillir quelques grappes de groseilles. Fort bien. Vous ne vous entendez pas mal à choisir les plus grosses. Et des cerises? en voulez-vous? Cueillez-en, si vous les aimez. Ah! le cerisier est trop haut. Attendez, je vais sauter pour en atteindre une branche. Bon! je la tiens. Tendez la main. Tenez. Les oiseaux les ont becquetées. Elles n'en sont pas plus mauvaises. Les petits friands savent bien choisir ce qu'il y a de meilleur. Voyez-vous tous ces paysans là-bas dans la prairie? Allons voir ce qu'ils font. Quel est ce bruit? C'est le faucheur qui aiguise sa faux. Il va faucher ce pré. N'avancez pas trop, de peur d'être blessé par la faux. Voyez-vous comme elle fait tomber les tiges de ces fleurs jaunes. Allons, jeunes filles, prenez vos fourches et vos râteaux: voilà un beau tems pour faner.

Éd. Papa, expliquez-moi ce mot, je vous prie!

Le P. Faner, c'est étendre, tourner et retourner l'herbe d'un pré fauché, pour qu'elle puisse sécher au soleil. Quand l'herbe est ainsi séchée, on la met en tas, et on l'appèle du foin; puis on le charge sur des voitures et on le met dans une grange ou dans un grenier, pour en nourrir les chevaux ou les vaches pendant l'hiver.

Nro. 54.

J u i l l e t.

Il fait bien chaud. Le gazon et les fleurs sont tout brûlés. Heureusement nous avons de bons fruits pour nous rafraîchir. Voici des abricots, des prunes, des figues et des melons. Les poires et les pêches vont bientôt mûrir. Il y a long-tems qu'il n'est pas tombé une goutte de pluie. Elle viendrait fort à propos maintenant. Édouard, ne manquez pas d'arroser ce soir votre jardin. Venez faire un tour dans le parc. Nous entendrons chanter les oiseaux, et nous trouverons de la fraîcheur sous l'ombrage.

Nro. 55.

A o û t (prononcez *oû*).

Allons voir si le blé est bien mûr. Oui, vraiment, il est jaune comme de l'or. Il sera tems de le faucher. Dans certaines contrées on fauche le blé; dans d'autres, on le scie ou coupe. Édouard, prenez quelques épis; n'ayez pas peur, les barbes ne vous piqueront pas. Voyez combien de grains chaque épi renferme. La moisson sera bonne cette année. Il fait bien chaud, mes amis. Ne perdez pas courage. Rassemblez tout ce qui est fauché (tout ce

que vous venez de couper), mettez-le en gerbes. Le chariot attend pour les emporter dans la grange.

Éd. Papa, que ferez-vous de ce blé dans votre grange?

Le P. Nous le ferons battre avec des fléaux. Le grain quittera l'épi. Nous garderons la paille pour servir de litière aux chevaux et aux vaches. Nous enverrons ensuite moudre le blé au moulin. Le meunier nous le rendra en farine. De cette farine, le boulanger fera du pain, et le pâtissier, des gâteaux et d'autres pâtisseries. Nous aurons de quoi vivre et nous régaler toute l'année. Édouard, voyez-vous cette vieille femme? Une petite fille est avec elle. Leurs habits sont tout déchirés. Il faut qu'elles soient bien pauvres. Elles cherchent à terre les épis échappés aux moissonneurs. Chercher ainsi des épis, c'est ce qu'on appèle glaner; et ces personnes qui les cherchent s'appèlent glaneuses. Liez vous-même une petite gerbe, pour en faire présent à cette pauvre femme. Prenez, prenez, pauvre femme; c'est pour vous faire du pain. Comme elle est âgée! Elle a de la peine à marcher. Elle doit être bien lasse de se tenir ainsi courbée pour ramasser quelques poignées d'épis.

Nro. 56.

Septembre.

Pourquoi tous ces paniers et ces grands bâtons? C'est pour abattre les pommes des arbres de notre jardin. Les pommes tombent comme de la grêle. Elles se meurtrissent en tombant. Ce n'est rien, on va les écraser, en les faisant passer sous la meule.

Le jus de ces pommes va devenir du cidre, ou du vinaigre. Vous savez bien, mon enfant, cette liqueur avec laquelle vous aimez à vous rafraichir? Voici un fruit qui ressemble beaucoup à la pomme. Ce sont des coings. Mettez-en dans votre corbeille. Nous les porterons à Nanette. Elle vous en fera d'excellentes confitures pour cet hiver.

Nro. 57.

O c t o b r e.

Il n'y a plus de fleurs dans le parterre. Il n'y a plus de fruits sur les arbres du verger. Par bonheur il y a des noix sur les noyers, et des châtaignes sur les châtaigniers. Nous en aurons pour tout l'hiver. Les châtaignes ne sont pas encore assez mûres. Mais les noix sont bonnes à présent. Vous les aimez beaucoup, Édouard, n'est-ce pas? Eh bien! attendez; je jèterai un bâton sur ce noyer, pour en abattre. En voici une. Je vais l'ouvrir avec mon couteau. Tenez, mangez. Nous garderons les coquilles, pour en faire de petits bateaux. Mais voyez sur la colline. Où vont ces hommes et ces femmes avec leurs paniers? Ils vont cueillir les raisins. C'est ce qu'on appèle vendanger. On met dans de grandes cuves les grappes qu'ils ont cueillies; puis des hommes les foulent au pied. La liqueur qui en découle, est du vin. On le met dans des barriques; ensuite on le tire en bouteilles, pour le boire à nos repas.

Nro. 58.

N o v e m b r e.

Les feuilles tombent des arbres. Le soleil ne paraît plus qu'à travers les brouillards. Ne vous en

affligez pas, mon enfant. Nous retournerons dans quelques jours à la ville, pour y retrouver nos amis. Nous lirons ensemble de jolis livres. Nous raconterons des histoires. Nous regarderons des estampes. Voilà de quoi nous amuser pendant la triste saison.

Nro. 59.

Décembre.

Le froid commence à se faire sentir. Il tombe de la neige; le vent la fait voler en tourbillons: il ne sera pas possible de faire un tour de promenade: nous ferons une petite lecture. Voyez-vous, Édouard, quel plaisir il y a à savoir lire! on peut s'amuser avec de jolis petits contes, lorsque le tems est trop mauvais pour sortir.

LE MONDE DES ENFANS.

ENTRETIENS D'ÉDOUARD ET D'ANTOINETTE, AVEC LEURS PARENS.

Antoinette couchait dans un petit cabinet près de la chambre de sa mère, et Édouard couchait dans un autre, à côté.

Antoinette fut éveillée le matin par l'éclat du soleil qui donnait à travers la fenêtre sur son visage; elle appela sa maman; comme elle ne lui répondait pas, Antoinette jugea qu'elle dormait encore et se tint tranquille pour ne pas la réveiller: elle se leva enfin avec la permission de sa maman, et passa dans le cabinet de son frère, qui était déjà levé, s'était peigné les cheveux et avait fait son lit.

Antoinette était une bonne petite fille: elle était toujours attentive aux avis ou aux instructions que son père ou sa mère lui donnaient. Sa mère lui avait appris à lire et à travailler; à l'âge de six ans, elle savait s'occuper sans être à charge (incommode) à personne. Elle avait un dé à coudre, un étui pour serrer ses aiguilles, une paire de ciseaux pour couper ses chiffons et son fil, et un petit sac à ouvrage pour mettre le tout. Son père lui avait donné un livre pour s'amuser; elle lisait seule et comprenait ce qu'elle lisait. Dès qu'elle eut déjeûné, elle s'assit sur son tabouret, tira son ouvrage de son sac, et

travailla. Après une heure de travail, sa mère lui dit de se reposer. Antoinette se leva, porta son ouvrage à sa mère, et lui demanda s'il était bien fait. Il est assez bien pour une petite fille de votre âge, lui répondit sa mère, et je suis bien aise de voir que vous n'avez plus fait la faute dont je vous ai parlé hier. Sa mère l'embrassa et lui dit: Mettez votre ouvrage dans votre sac, portez-le à sa place, et ensuite venez près de moi.

Antoinette obéit; sa mère lui demanda ce qu'elle préférait, ou de sortir pour se promener, ou de rester avec elle. Antoinette préféra rester avec sa mère, qui bientôt après, alla à sa laiterie. Antoinette l'y suivit; elle vit une grande quantité de vases propres et vides, de différentes formes, et beaucoup de terrines rondes, larges et peu profondes, remplies de lait: elle s'approcha pour en respirer la bonne ordeur. Elle remarqua que le lait n'était pas le même dans toutes les terrines: dans quelques-unes il était un peu jaunâtre et épais, dans les autres bleuâtre et clair.

Tandis que cette différence l'occupait, elle vit une des servantes s'avancer avec une écrémoire de bois à la main; la servante mit tout doucement l'écrémoire dans la terrine, et ne l'enfonça pas jusqu'au fond; elle enleva la partie supérieure du lait, et le mit dans un autre vase. Antoinette remarqua que le lait qui restait était clair et bleuâtre, comme celui qu'elle avait vu dans quelques terrines. On sortit de la laiterie pour aller se promener dans les champs. Antoinette pria sa mère de lui expliquer pourquoi dans quelques terrines le lait était clair et bleuâtre, tandis que dans d'autres il était jaune et épais.

Tout ce lait vient des vaches; vous avez déjà vu les servantes occupées à traire. En hiver on trait deux fois le jour, le matin et le soir; dans les autres saisons, on trait aussi à midi. Les servantes portent le lait à la laiterie, et le mettent dans des terrines. On se garde bien d'y toucher, pendant quelques heures, afin de ne pas remuer le lait. La partie la plus pesante tombeau fond de la terrine, et la plus légère reste au-dessus; cette partie épaisse et légère qui vous a paru jaunâtre est ce qu'on appèle crême; écrémer, c'est enlever la crême ou la séparer de l'autre partie du lait. Cela doit se faire avec précaution, sinon la crême et le lait se mêleraient de nouveau.

Antoinette demanda ce que l'on faisait de la crême; car elle avait remarqué qu'il y en avait beaucoup plus qu'on n'en apportait chaque jour dans la salle à manger. Sa mère allait lui répondre, mais elle aperçut quelques belles fleurs, et dit à Antoinette: Je crois voir là quelques jolies fleurs; voulez-vous aller les cueillir, et m'en faire un bouquet; ensuite je vous expliquerai ce que l'on fait de la crême. Oui, maman, répondit Antoinette, et elle se mit à courir pour faire ce que sa maman désirait. Elle choisit les plus belles fleurs; mais elle s'aperçut bientôt qu'elles n'avaient aucune odeur. Elle en chercha d'autres qui sentaient très-bon, quoiqu'elles ne fussent pas aussi belles; elle les cueillit: comme elle les portait à sa mère, elle vit des chèvres-feuilles dans une haie; elle se souvint que les fleurs de cet arbrisseau avaient une odeur très-agréable, et elle ne manqua pas d'en ajouter à son bouquet: elle tenait ces fleurs serrées dans la main, afin de ne pas les perdre.

Tout-à-coup elle sent quelque chose qui la pique au doigt. Elle regarde et voit une abeille tomber d'une des fleurs qu'elle avait dans la main. Elle crut qu'elle avait pressé l'abeille, et que celle-ci l'avait piquée, pour se dégager. Antoinette, fâchée davoir fait du mal à l'insecte, le chercha et le vit bientôt se débattre dans un petit trou plein d'eau; il essayait, au moyen de ses petites pattes et de ses ailes, d'en sortir; mais il ne pouvait y réussir. Antoinette aurait voulu secourir l'abeille, mais elle n'osait la toucher; elle craignait de la blesser encore, ou d'en être piquée de nouveau: après quelques réflexions, elle arracha la tige d'une fleur et l'approcha de l'abeille, qui la saisit aussitôt avec ses pattes. Antoinette releva doucement la tige et elle déposa l'abeille sur une large fleur.

L'abeille était toute mouillée, mais aussitôt qu'elle se sentit sur ses pattes, elle étendit ses ailes et les sécoua pour se nettoyer; bientôt elle bourdonna un peu sur la fleur. Antoinette fut bien-aise de ce que l'abeille ne paraissait pas fort blessée. Elle ramassa son bouquet, et courut au plus vite vers sa mère qui venait au-devant d'elle, étonnée de ce qu'elle était restée si long-tems; Antoinette lui raconta ce qui lui était arrivé. Je vous remercie, ma chère, lui dit sa mère, de m'avoir cueilli un bouquet qui sent si bon, et je suis très-fâchée que vous ayez été blessée en le cueillant. Je suis sûre que vous n'aviez pas l'intention de blesser la pauvre petite abeille; nous retournerons au logis; je mettrai un peu de corne de cerf sur votre doigt, et cela diminuera la douleur que vous ressentez.

À son arrivée à la maison, la mère lui mit de

la corne de cerf sur le doigt, et bientôt après il lui fit moins de mal; ah, une autre fois, quand je cueillerai des fleurs, dit Antoinette, je regarderai bien s'il n'y a pas d'abeilles. J'ai quelques affaires à soigner, lui dit sa mère; vous pouvez aller vous promener dans le jardin, ou vous amuser à lire; quand j'aurai fini, nous lirons ensemble la fable d'une abeille reconnaissante envers une colombe qui l'avait aussi tirée de l'eau, et je répondrai à vos questions relativement à la crème.

Après le déjeûner, Édouard alla se promener avec son père; ils passèrent près d'une pièce de terre où plusieurs ouvriers étaient à travailler. Quelques-uns tiraient de l'argile d'un trou, d'autres la mouillaient avec de l'eau et la divisaient en morceaux de même grandeur et de même forme. Édouard demanda à son père ce que ces gens faisaient? Ce sont des briquetiers, lui répondit son père; ils font des briques pour bâtir des maisons. Oui! dit Édouard; mais je peux enfoncer mon doigt dans ces briques: elles sont molles, jaunes, et celles de notre maison sont rouges et dures. En disant cela, il en renversa une pile entière. Celui qui les faisait lui déclara qu'il paierait celles qui étaient gâtées. Le petit Édouard n'avait pas d'argent, il était fort embarrassé. Il dit au briquetier qu'il n'avait pas eu intention de les faire tomber. Je le crois, lui répondit-il, mais vous en avez gâté plusieurs; je vis de mon travail; il est juste que vous me dédommagiez de la perte que j'éprouve.

Édouard, bien fâché de ce qu'il avait fait, s'adressa à son père et le pria de payer les briques. Ce

n'est pas moi qui les ai gâtées, lui dit son père. L'homme voyant qu' Édouard n'avait pas eu intention de lui faire tort, lui dit qu'il se contenterait de la promesse d'un dédommagement quand il le pourrait. Édouard s'y engagea bien volontiers; cependant son père ne voulut pas laisser attendre le pauvre briquetier; il lui paya le dommage qu' Édouard avait causé. Vous voyez, lui dit alors son père, que vous ne devez pas toucher à ce qui ne vous appartient pas. Ils arrivèrent à la maison d'un maréchal, et comme il commençait à pleuvoir, le père d'Édouard se mit sur le seuil de la porte. Un fermier vint à cheval à la forge et dit au maréchal de ferrer son cheval; il venait de perdre un fer à quelques pas de là.

Monsieur lui dit le maréchal, je suis fâché de ne pouvoir vous servir. J'ai envoyé chercher du fer à la ville, et la personne ne sera pas de retour avant le soir. Mais dit le fermier, n'avez-vous pas quelque vieux fer qui puisse être ajusté au pied de mon cheval? Le maréchal n'avait plus qu'un morceau d'une petite barre qui n'était propre qu'à faire des clous. Édouard dit à son père qu'il croyait savoir où était le fer que le fermier avait perdu. Son père lui demanda où il l'avait vu. Il répondit qu'il avait remarqué quelque chose dans la boue qui lui avait paru ressembler à un fer de cheval. Le père dit au fermier d'attendre un moment, et il reprit avec Édouard la route par laquelle ils étaient venus à la forge.

Le fer fut trouvé et porté au fermier, mais il n'était pas en état d'être remis au pied du cheval; il avait été forcé par la roue d'un chariot qui avait passé dessus. Le fermier remercia Édouard et son père. Le maré-

chal fit enfler son large soufflet; le vent, pénétrant avec bruit à travers le tuyau jusqu'à l'âtre où étaient les charbons, anima bientôt le feu; il devint plus ardent par degrés, et le forgeron y mit le vieux fer. Édouard le vit devenir rouge et ardent comme les charbons; dès que le fer fut assez chaud, le maréchal le prit avec des tenailles, le mit sur l'enclume, et le battit avec un gros marteau. Édouard vit avec surprise que le fer, d'ailleurs si dur, s'était amolli par la force du feu, et que le forgeron lui donnait sans peine, avec le marteau, toutes les formes qu'il voulait. Le morceau de barre à faire des clous fut également mis au feu. Le forgeron agitait son soufflet de la main droite, et tenait les tenailles de la main gauche.

Édouard examinait le fer qui venait d'être fait, il avait envie de le toucher, mais ce qui lui était arrivé à la briqueterie le retint: un autre petit garçon entra dans la forge, et après avoir tournoyé çà et là, il se baissa et saisit le fer; il le laissa tomber bien vite en jetant de hauts cris, et disant qu'il s'était brûlé. Il pleurait en soufflant sur ses doigts, il les pressait et les pinçait pour diminuer la douleur qu'il ressentait; le maréchal le chassa de la forge et lui dit, que s'il n'avait pas touché à ce qui ne lui appartenait pas, il ne se serait pas fait de mal. Le petit garçon se retira en sanglottant.

Je ne savais pas, dit-il en murmurant, que le fer noir pût ainsi brûler. Le forgeron tira la barre à faire des clous; elle était beaucoup plus ardente que le fer du cheval. Elle était d'une couleur blanche et resplendissante. Quand le maréchal la battit sur l'en-

clume, il en sortit de tous côtés des étincelles brillantes, extrêmement belles. Le forgeron eut bientôt fait quelques clous pour attacher le fer au pied du cheval. Édouard, qui n'avait pas encore vu ferrer, était très-surpris que le cheval ne parût pas être blessé par les clous qu'on lui enfonçait dans le pied; car le cheval ne montra aucun signe de douleur. Son père lui demanda si on lui faisait du mal, quand on lui coupait les ongles des mains ou des pieds. Aucunement, répondit Édouard. Eh bien, lui dit son père, cette partie du pied du cheval où l'on enfonce les clous, et qu'on appèle le sabot, est de corne comme vos ongles; toute partie où il n'y a pas de chair attachée, peut être coupée; on peut y enfoncer des clous, sans causer la moindre douleur.

Le maréchal, qui rognait le sabot du cheval, donna à Édouard un morceau de la corne qu'il avait coupée: Édouard s'aperçut qu'elle n'était ni aussi dure qu'un os, ni aussi molle que de la chair; le maréchal lui expliqua que cette corne poussait de la même manière que les ongles d'un homme, et éxigeait aussi qu'on la rognât de tems en tems.

Édouard et son père pensèrent à retourner chez eux, ils avaient une lieue à faire et il n'y avait plus qu'une heure jusqu'à celle du dîner. Édouard demanda à son père, combien il leur faudrait de tems pour faire cette lieue, en marchant à leur pas ordinaire. Son père tira sa montre, et lui dit que, quand ils seraient arrivés, ils pourraient voir combien de tems ils auraient employé. Il était onze heures quatre minutes, et à leur arrivée, il

était midi huit minutes. Édouard compta, et trouva qu'ils avaient fait cette lieue en une heure et quatre minutes. Aussitôt qu'Édouard aperçut Antoinette, il courut à elle pour lui raconter tout ce qui lui était arrivé. Elle abandonna de son côté son tricot pour voler à sa rencontre; mais le signal de la cloche les avertit de l'heure du dîner et interrompit leur entretien.

Après le repas, ils allèrent dans le jardin. Antoinette pria son frère de lui raconter son voyage. Édouard lui conta l'aventure des briques, ce que le maître lui avait dit, et qu'il s'était engagé à le dédommager du tort qu'il lui avait fait. Il n'oublia pas de lui détailler la manière de faire des briques. Des hommes tirent de l'argile d'un trou; ils la battent avec une pelle, la mouillent pour la rendre molle et gluante, et après lui avoir donné la forme convenable, ils la laissent sécher. Quand ces briques sont assez dures pour être transportées sans se briser, on les met en grands tas, et on les fait cuire jusqu'à ce qu'elles aient pris une couleur rougeâtre; elles sont alors presque aussi dures que la pierre.

Eh bien, mon frère, lui dit Antoinette, si vous voulez, nous bâtirons une cabane dans le petit jardin que maman a mis à notre disposition, et nous y ferons aussi des briques. Le projet d'Antoinette fut accueilli par Édouard; il tira de la terre avec une petite pelle que son père lui avait procurée, et tâcha de la rendre gluante en la mouillant, mais il ne put y réussir. Il alla prier son père de lui expliquer ce qui pouvait en être la cause. Son père lui demanda si c'était la même

sorte

sorte de terre qu'ils avaient vue ensemble le matin. La même sorte de terre! dit Édouard étonné; j'ai vu ces gens tirer de la terre, et j'en ai tiré de la même manière.

Mais, continua son père, la terre du jardin est-elle de la même couleur que celle que nous avons vue à la briqueterie?

Édouard. Celle du jardin est presque noire, et l'autre était jaune.

Le Père. Ce n'est donc pas la même espèce de terre.

Édouard fut fort surpris; il ne savait pas qu'il y eût plusieurs espèces de terre, il croyait que l'eau devait les rendre également toutes gluantes; il retourna au jardin, et, après avoir cherché longtems, il découvrit enfin de la terre jaune; il n'eut pas de peine à la rendre gluante et plus compacte, à mesure qu'elle était pressée et battue avec la pelle. Il essaya alors de lui donner la forme des briques, mais sans succès. — Antoinette lui demanda si les faiseurs de briques étaient aussi longs à les faire que lui. — Non, dit-il, ils ont une petite boîte de la forme d'une brique, sans dessus ni dessous; ils mettent la terre dans cette boîte sur une table, la ratissent avec un bâton en guise de règle, et la brique se trouve faite. Édouard, dit Antoinette, il y a maintenant à la maison un charpentier qui travaille pour ma mère; je vais la prier de nous faire faire une boîte. Savez-vous comment elle s'appèle? — Oui, c'est un moule.

La mère d'Antoinette permit au charpentier de

faire le moule, mais pour cela il fallait lui indiquer de quelle grandeur il devait être; combien il devait avoir de pouces en longueur, largeur, et hauteur. Édouard ne comprenait rien à ces expressions. Antoinette devina bien ce que le charpentier voulait dire, et, comme elle voulait avoir des briques de la grandeur de celles dont la maison de son père était bâtie, elle alla en mesurer quelques-unes à la muraille, et les trouvant de la même longueur, elle dit à son frère, qu'elle supposait qu'elles étaient toutes semblables.

Édouard lui dit que les briquetiers s'étaient servis d'un seul moule tout le tems qu'il les avait vus travailler; il en conclut qu'elles devaient être toutes de même grandeur. Antoinette pensa donc qu'il suffirait qu'elle mesurât une brique dans la muraille. Elle en trouva aisément la longueur et l'épaisseur, mais elle ne savait comment en trouver la largeur; les briques, couchées les unes sur les autres, l'empêchaient de la découvrir. Édouard s'avisa de regarder à l'encoignure de la muraille, où l'on pouvait voir la largeur des briques. Il en mesura une, et trouva que la longueur était de neuf pouces, la largeur de quatre, et l'épaisseur de deux et un quart. Avec ces dimensions, le charpentier eut bientôt fait le moule. Édouard plaça une pierre plate sur deux autres grosses pierres, en guise de table, et aidé d'Antoinette, il fit plusieurs briques. Assez long-tems il ne put réussir à les rendre polies; elles s'attachaient au moule; il s'avisa de les mouiller, et cet expédient eut l'effet attendu. Il ne s'agissait plus que de les cuire. Il

était huit heures du soir avant qu'ils en eussent fait dix.

Le lendemain matin, Édouard et Antoinette se rendirent au jardin; ils trouvèrent qu'elles étaient déjà un peu plus dures que la veille. Antoinette pensait qu'en les mettant au feu, elles deviendraient plus molles; car elle avait vu le beurre, le suif, la cire, la pommade et la cire à cacheter s'amollir à la chaleur; mais elle ne se souvenait pas d'avoir rien vu durcir par le feu. Édouard lui rappela la croûte de pâté, qui est molle et tenace comme l'argile avant d'être cuite, et qui devient dure et cassante à la chaleur du four; il ajouta que le fer à cheval que le maréchal avait fait, était dur et noir avant qu'il le mît au feu, mais qu'il était ensuite devenu rouge et si flexible, qu'on pouvait, avec le marteau, lui donner telle forme qu'on voulait. Antoinette le crut: mais elle pria sa mère de la mener un jour avec elle dans une forge, pour voir rougir le fer, et dans une briqueterie, pour voir comment l'on cuisait les briques. — Le lendemain matin, Édouard pria sa sœur de lui conter ce qu'elle avait fait la veille, pendant qu'il était sorti avec son père. Antoinette lui détailla ce qu'elle avait vu dans la laiterie, et ce qui lui était arrivé à la promenade. Quand ils eurent déjeûné, la mère fit lire à Édouard l'histoire suivante.

„Un homme voyageant à cheval près d'une ville, „vit un petit ramoneur couché dans la boue, qui „semblait souffrir beaucoup. Il lui demanda ce qu'il

„avait. Le ramoneur lui dit qu'en tombant il s'était „cassé le bras et blessé à la jambe, de sorte qu'il „n'était pas en état de marcher. Le voyageur, qui „était d'un très-bon naturel, descendit de son cheval, „y fit monter le ramoneur et marcha à côté du cheval „en soutenant le petit malheureux, jusqu'à ce qu'il „fût arrivé à la ville, où il confia l'enfant aux soins „d'une vieille femme qu'il y connaissait; il paya un „chirurgien pour le guérir, et donna de l'argent à la „femme pour la peine qu'elle aurait à le soigner et „pour sa dépense, jusqu'au moment où il serait en „état de travailler pour gagner sa subsistance."

„Quelques années après, cet excellent homme „passa à cheval par la même ville. Son cheval eut „peur sur un pont et sauta dans l'eau avec son cava- „lier. Celui-ci ne savait pas nager, et ceux qui l'a- „vaient vu tomber n'osaient se jeter dans la rivière „pour l'en retirer. Au moment où il allait périr, le „ramoneur le vit, et, sans hésiter un moment, il „sauta dans l'eau, l'atteignit, et le retira. Le voya- „geur allait remercier celui qui lui avait sauvé la vie, „lorsqu'il reconnut qu'il la devait au même ramoneur „dont il avait pris soin quelques années auparavant: „il avait hasardé ses jours pour sauver ceux de son „bienfaiteur."

Ce trait est bien intéressant, s'écrièrent Édouard et Antoinette. La mère leur demanda lequel ils aimaient le mieux, de l'homme qui avait pris soin du ramoneur qu'il ne connaissait pas, ou du ramoneur qui avait sauvé la vie à son bienfaiteur. Édouard décida en faveur du ramoneur, parce qu'il était reconnaissant, en ce qu'il avait hasardé sa vie pour

la sauver à un homme qui lui avait fait du bien. Mais Antoinette se déclara pour l'autre, parce qu'il avait eu pitié d'un pauvre petit enfant qui n'avait personne pour prendre soin de lui, et qu'il ne pouvait en attendre aucun retour. Édouard se rangea à son avis.

Vous voyez, mes enfans, que l'on ne peut que gagner à être humain et bienfaisant. Nous en trouverons une nouvelle preuve dans la fable d'une abeille et d'une colombe, que j'ai promis de faire lire à Antoinette. Lisez-la, ma fille.

l'Abeille et la Colombe.

„Une abeille était tombée dans une fontaine, „elle faisait d'inutiles efforts pour regagner le bord, „ou dégager ses ailes; heureusement une colombe „compatissante l'aperçut dans sa détresse; elle cassa „vite un petit rameau avec son bec, et le lui jeta; „l'abeille s'établit dessus, et trouva le moyen de „s'envoler. Quelques minutes après, comme elle „avait à peine séché ses ailes, elle vit un chasseur „qui s'avançait à pas de loup derrière un buisson, „son fusil prêt à tirer; déjà il couchait en joue la „serviable colombe, lorsque l'abeille s'aperçut du „danger qui menaçait sa bienfaitrice; aussitôt elle „prend l'essor, et va piquer la main du chasseur „meurtrier; blessé par l'aiguillon, il secoua la main „en se plaignant, et le bruit qu'il fit, avertit la co„lombe de s'envoler."

Cette fable, mes enfants, leur dit la mère, contient la plus belle leçon de reconnaissance: oui, s'il est des secours dans le danger, dans le besoin,

ceux qui se sont montrés empressés à secourir les autres, les méritent doublement.

Lisez encore cette petite histoire, Antoinette.

Ant. Avec un grand plaisir, maman.

La probité récompensée, et le méchant enfant puni.

Un pâtissier portait sur sa tête une corbeille pleine de gâteaux; il en laissa tomber quelques-uns sans s'en apercevoir. Un petit garçon courut les ramasser, et les rendit à leur maître. Je vous remercie, mon petit ami, lui dit celui-ci. Mais pourquoi ne les avez-vous pas mangés? Ces gâteaux sont à vous, répondit le petit garçon, et je ne dois pas prendre ce qui ne m'appartient pas. C'est fort bien pensé, repliqua le pâtissier, et puisque vous avez été si honnête, en voici deux pour votre récompense. Le petit garçon les reçut en le remerciant, et il courut les partager avec son frère.

Le pâtissier poursuivant sa route, un autre enfant vit tomber plusieurs gâteaux de sa corbeille, et courut les ramasser. Mais il ne fut pas si honnête que le premier; car au lieu de les rendre, il se mit à les manger goulument. Le pâtissier se retourna, et le prit sur le fait. Qui vous a donné ces gâteaux, lui dit-il? Je les ai trouvés, répondit le petit glouton. Mais ils m'appartenaient, répliqua le pâtissier. Vous les aviez vus tomber de ma corbeille, et vous auriez dû me les rendre. Puisque vous vous êtes comporté comme un voleur, je vais vous corriger. A ces mots, il ôta sa corbeille de dessus sa tête, et courrant vers le petit garçon qui s'enfuyait, il l'atteignit bientôt, et le punit comme

il le méritait. Les cris de l'enfant furent entendus de son père, qui accourut pour le défendre; mais lorsqu'il eut appris la raison de son châtiment, il remercia celui qui l'avait corrigé d'une si bonne manière; et après lui avoir payé les gâteaux que son fils avait mangés, il le punit encore plus sévèrement de son indigne conduite.

Ant. Le petit méchant avait bien mérité cette punition, maman, et j'aurais aussi, comme ce pâtissier, donné des gâteaux au premier, qui les lui avait rendus.

La M. Voici un petit entretien d'un enfant avec son père: reposez-vous, Antoinette; votre frère nous le lira.

Éd. Oui, maman.

Les Buissons.

Dans une riante soirée du mois de mai, Mr. d'Ormond était assis avec Guillaume son fils sur le penchant d'une colline, d'où il lui faisait admirer les variétés de la nature, et le spectacle magnifique du soleil couchant. A leur retour, ils entendirent les chants joyeux d'un berger qui ramenait son troupeau bêlant de la prairie. Le chemin était bordé d'épines, et aucune brebis ne s'en approchait, sans y laisser quelque dépouille de sa toison. Guillaume s'en aperçut, et dit à son père:

Oh les vilains buissons, qui enlèvent à toutes ces brebis une partie de leur laine! Pourquoi les hommes laissent-ils exister ces méchans arbustes? Si les pauvres brebis continuent à passer par ce chemin, elles n'auront bientôt plus de laine.

Mais non, je viendrai demain de bonne heure avec ma serpette; vous viendrez aussi avec moi, mon papa, vous prendrez votre grand couteau de chasse, et nous aurons bientôt coupé toutes ces broussailles.

Mr. d'Ormond. Nous penserons à votre projet, mon ami; en attendant, ne soyez pas injuste envers ces buissons, et rappelez-vous ce que nous faisons vers la St. Jean.

Guill. Eh quoi donc, mon papa?

Mr. d'Orm. N'avez-vous pas vu les bergers s'armer de grands ciseaux et enlever aux brebis tremblantes, non quelques légers flocons de leur laine, mais toute leur toison?

Guill. Cela est bien vrai, mon papa, les hommes en ont besoin pour leurs habits, mais les buissons n'en ont aucun besoin.

Mr. d'Orm. Vous ignorez à quoi ces dépouilles peuvent leur servir; mais supposons qu'elles leur soient inutiles, le seul besoin d'une chose est-il un droit pour se l'approprier?

Guill. Mon papa, je vous ai entendu dire que les brebis perdent naturellement leur toison vers ce tems de l'année: ainsi, il vaut mieux la prendre pour notre usage que de la laisser tomber inutilement.

Mr. d'Orm. Votre réflexion est juste: la nature a donné à toutes les bêtes leur vêtement, et nous sommes obligés de leur emprunter le nôtre, si nous ne voulons pas aller tout nus, ou rester exposés au froid et à toutes les injures des saisons.

Guill. Mais le buisson n'a aucun besoin de vêtement, mon papa, et ce qu'il enlève est autant de perdu pour l'homme; ainsi, si vous voulez m'accom-

pagner, nous viendrons demain dès la pointe du jour, et l'expédition sera encore faite avant le déjeûner.

Mr. d'Orm. Je ne demande pas mieux, mon ami; soyez prêt demain de bonne heure.

Guillaume, occupé de son projet, fut sur pied le premier; il éveilla lui-même son père, qui charmé de trouver l'occasion de lui faire voir le lever du soleil, ne le fit pas attendre. Ils s'habillèrent à la hâte, prirent leurs armes, et se mirent en chemin. Guillaume marchait d'un air de triomphe, et son père avait bien de la peine à le suivre. En approchant des buissons, ils virent de tous côtés de petits oiseaux voltiger sur les branches. Suspendons un moment notre vengeance, dit Mr. d'Ormond, de peur de troubler ces innocentes petites créatures. Ils s'assirent au haut de la colline, et les oiseaux occupèrent encore plus Guillaume que le lever du soleil. Il vit qu'ils emportaient dans leur bec les flocons de laine qui s'étaient accrochés la veille aux buissons; d'autres arrivaient pour prendre part à ce butin.

Que veut dire cela? s'écria Guillaume tout étonné.

Cela nous apprend, lui répondit son père, que la providence prend soin des moindres créatures et leur fournit les objets nécessaires à leur bonheur ou à leur conservation. Vous le voyez; les pauvres oiseaux trouvent ici de quoi tapisser les nids qu'ils forment d'avance pour leurs petits: ils préparent un lit bien doux à leur jeune famille. Ainsi ces buissons, contre lesquels vous étiez si fâché hier, pourvoient aux oiseaux de quoi se loger commodément. Persistez-vous à vouloir les détruire?

Guill. Dieu nous en garde, mon papa; qu'ils

croissent au contraire, puisqu'ils font, de la laine qu'ils enlèvent, un usage si généreux.

Je vous ai promis, Antoinette, continua la mère, de vous expliquer ce que l'on pouvait faire de la crème. Vous avez cru peut-être qu'on ne s'en servait que pour le café, le thé, et pour l'apprêt de certains mets? Ce beurre jaune que vous étendez tous les jours sur votre pain et que vous trouvez si bon, on le fait avec de la crême, et voici comment. Quand on a une quantité de crème suffisante, on la met dans une baratte, (sorte de long baril plus large à sa base qu'en haut,) l'on secoue violemment la crême par le moyen d'une batte ou battant de bois qui se trouve dans le vase bien bouché. L'on continue de la sorte, quelquefois plusieurs heures, jusqu'à ce que la partie graisseuse de la crême ou du lait se soit séparée de la partie séreuse, et ait pris cette consistance ou cette solidité que vous savez qu'a le beurre. On le retire alors, on le lave plusieurs fois dans de l'eau fraîche, et on le sert sur nos tables. Le lait qui reste est ce que l'on appèle *lait de beurre*. Le beurre se conserve des années entières, en le salant, ou en le cuisant pour en faire du beurre fondu.

Édouard. Dites-moi, je vous prie, maman, comment le lait, agité avec la batte, peut devenir du beurre.

La Mère. On ne sait pas encore exactement comment le beurre se forme. La crême est composée d'huile, de petit lait, de lait caillé et d'un acide particulier au lait. Vous savez ce qu'on entend par acide?

Éd. Pas très-bien; je pense que cela signifie aigre.

La M. Oui, mon cher; l'aigre est une des propriétés des acides. Quand vous aurez acquis plus de connaissances, je pourrai vous en expliquer les autres propriétés, qu'à votre âge on ne peut bien comprendre.

Éd. Mais, maman, vous ne m'avez pas encore dit comment on fait du beurre en battant le lait.

La M. L'action de battre le lait ne fait pas le beurre; elle sépare seulement les parties huileuses ou butireuses de la crême d'avec le lait caillé ou la partie caseuse, et d'avec le petit-lait. Il est probable, qu'en battant la crême ou en la secouant violemment, les parties ou particules huileuses sont forcées de se rapprocher, ce qui les met en état de se réunir.

Éd. Je comprends cela, maman; il en sera sans doute de ces parties butireuses comme des globules de vif-argent, qui se réunissent quand elles se trouvent assez près les unes des autres.

Ant. Maman, les gouttes de rosée et de pluie sur les feuilles, se tiennent séparées l'une de l'autre. J'ai vu sur une feuille de capucine des gouttes d'eau presque aussi rondes que des gouttes de vif-argent; et, quand j'approchais deux de ces gouttes l'une de l'autre, elles se réunissaient et formaient une plus grosse goutte.

Le M. Elles étaient attirées l'une par l'autre.

Ant. Mais la réunion de ces deux gouttes, ne formait pas un volume deux fois aussi considérable que chacune des deux petites.

La M. Etes-vous sûre de cela, Antoinette?

Ant. Non, maman, mais cela me paraissait ainsi.

La M. Deux gouttes de mercure de la même grosseur, ou deux gouttes de tout autre fluide, en se réunissant, ne forment point une goutte qui soit deux fois aussi grosse en étendue ou diamètre que chacune des petites gouttes; mais une pareille goutte contient exactement et pèse autant que les deux petites gouttes.

Éd. Cela me paraît cependant bien étrange, maman.

La M. Vous n'en serez plus étonné quand je vous l'aurai expliqué par un exemple. Mettez quatre dés ou cubes de même hauteur l'un à côté de l'autre, en forme de carré, et posez-en quatre pareils sur les premiers, quel corps cela formera-t-il?

Éd. Egalement un cube.

La M. Et ce grand cube sera-t-il huit fois plus haut qu'un des petits?

Éd. Non, maman, il n'aura que la double hauteur d'un petit, puisqu'il ne s'en trouve que deux l'un sur l'autre.

La M. Il en est de même des globules; il faudrait huit gouttes de même grosseur pour en former une qui eût le diamètre double de celui d'une des huit dont elle est composée. Mais vous avez été assez long-tems attentifs aujourd'hui. Antoinette, voilà l'heure de lire. Continuons où vous en êtes restée hier. Édouard vous écoutera, et lira ensuite à son tour.

Ant. Ah! cela commence par une fable. Voyons vite ce que c'est.

L'homme et la Marmotte.

Fable.

„Une petite marmotte venait de finir son long „somme de six mois. N'avez-vous pas honte, lui „dit un homme, de dormir si long-tems? Vous n'en „parlez que par envie, répondit la marmotte; car, „pour m'arrêter à l'emploi que vous faites du jour, „j'aime bien mieux dormir la moitié de ma vie, que „de la perdre, comme vous, en plaisirs.“

Souvent nous blâmons les autres, et nous aurions besoin d'être attentifs sur nous-mêmes.

Ant. Cette petite marmotte avait-elle raison, maman?

La M. Oui, ma chère, et vous allez voir qu'on ne peut lui faire un reproche de ce qu'elle dort six mois. La marmotte est une sorte de gros rat, à-peu-près de la grandeur d'un lapin; elle est extrêmement sensible au froid, de sorte que, pendant tout l'hiver, elle est sans mouvement et comme sans vie, ou ensevelie dans un profond sommeil: aussi sait-elle se préparer à cette rude raison. Vers le mois d'Octobre, elle entre dans un quartier qu'elle s'est creusé sous terre, et s'y renferme pour n'en sortir qu'au mois d'Avril. La retraite de la marmotte est faite avec art sous terre; c'est une vaste galerie en manière d'Y (i grec;) les deux branches de cette galerie ont chacune une ouverture et aboutissent également à l'appartement de la marmotte. Il est tapissé d'une couche de mousse et de foin, dont les marmottes font d'amples provisions pendant l'été. Elles sont sociables, et travaillent en commun à se loger. Les

unes, à ce qu'on dit, fauchent l'herbe; d'autres la recueillent, pour la voiturer au gîte. Elles servent tour à tour de char. Une des marmottes se couche sur le dos, dresse ses pattes pour tenir lieu de ridelles, se laisse charger de foin, et traîner par les autres, qui la tirent par la queue. Pendant l'hiver elles ne mangent point; le froid, qui les engourdit, suspend le besoin de la nature. On dirait qu'elles prévoient ce long sommeil, et qu'alors elles n'auront pas besoin de nourriture; car elles ne s'avisent point d'amasser des provisions de bouche, comme elles amassent des matériaux pour tapisser ou garnir l'intérieur de leur domicile. —

Voyons, Édouard, lisez aussi une couple de fables.

Éd. Oh! oui, maman, avec grand plaisir.

La Souris blanche et les Souriceaux.

„Une souris profita de la fraîcheur du soir, pour „rendre visite à une amie. A son retour, elle fut „surprise de la pluie et rentra toute mouillée. Elle „passa sur un tonneau de farine, qu'on avait ouvert „depuis qu'elle était sortie: elle tomba dedans, et se „perdit quelque tems dans la farine; elle fit des efforts „pénibles pour en sortir, et elle y eût sans doute „été prise, si une longue cuillère de bois qu'on avait „laissée dans le tonneau, ne se fût présentée fort à „propos; elle grimpa le long du manche et se hâta „de gagner sa demeure; elle y était attendue avec „impatience, mais on ne la reconnut point à son poil „couvert de farine; à son approche, toute la famille „prit la fuite: enfin, elle parvint à se faire entendre,

„et à dissiper les alarmes de ses petits: cependant „les pauvres souriceaux avaient été tellement effrayés, „qu'ils ne purent dormir de toute la nuit; et le lendemain, chacun rit de l'aventure.“

Cette fable est une leçon pour les petits enfans qui s'effraient ou s'enfuient follement à la vue d'un petit chien qui jappe, ou du moindre objet qu'ils ne connaissent pas.

S u i t e.

Le Souriceau, ou la Plaisanterie punie.

„Le cadet des souriceaux aimait à rire aux dépens „d'autrui; son plus grand plaisir était de faire de „petites malices à ceux qu'il connaissait. Il imagina „de rendre à une famille de souris du voisinage, la „scène dont sa mère, sans le vouloir, lui avait donné „le plan la veille. Dès que la nuit fut arrivée, il „sortit secrètement, alla mouiller son poil à une „mare voisine, et sauta dans le tonneau. Il n'avait „pas réfléchi s'il pourrait en sortir; long-tems ses „tentatives furent vaines, et déjà il pensait être la première dupe de son badinage, lorsqu'enfin, par un „nouvel effort, il atteignit le bord du tonneau. Il „s'avance vers la demeure des souris ses voisines: elles „étaient si occupées de jeux et de plaisirs, qu'elles „n'aperçurent pas un chat qui était au guet pour les „surprendre: à l'aspect du souriceau tout blanc, la „peur les saisit; chacune se hâte de regagner le trou „commun. Le plaisant les suit, plein de joie du „succès de son stratagème, mais le chat, qui le „guétait, ne fut pas trompé par le déguisement, et „le souriceau lui servit de souper.“

Ceux qui trouvent du plaisir à faire de la peine aux autres, ont souvent le sort de cet imprudent souriceau.

Ne vous permettez jamais, mon cher Édouard, aucun de ces jeux ou de ces badinages qui peuvent causer de la peine ou de l'inquiétude à vos petits amis.

La M. Lisez aussi la fable *du Lion et du Rat!* Nous y verrons, outre la reconnaissance, une leçon de modération et d'humanité ou de bienfaisance envers ceux surtout qui peuvent être bien au-dessous de nous par leur condition.

Le Lion et le Rat.

„Un lion, abattu de lassitude, s'était couché à „l'ombre d'un arbre, pour y prendre quelque repos. „Une troupe de rats qui avaient leur demeure dans „le voisinage, vint à passer. Ils se divertirent au„tour du lion, plusieurs même eurent la hardiesse „de sauter sur ses pattes et le réveillèrent. Le Lion „saisit un rat dans ses griffes, et soit qu'il fût touché „du ton soumis avec lequel il lui demandait pardon, „ou qu'il trouvât peu digne d'un lion, de tuer un ani„mal qui lui était si inférieur, il le laissa aller. Le „lion ne fut pas long-tems sans s'applaudir de sa clé„mence. Il entra dans la forêt, et tomba dans les „filets des chasseurs. Dans l'impossibilité d'en sor„tir, il fit retentir la contrée de ses rugissemens. „Le rat, à peine hors de ses griffes, croit reconnaître „celui qui lui a généreusement laissé la vie. Il vole „à son secours, animé par la reconnaissance; il se „met à ronger les filets, et fournit au lion le moyen „de se dégager.“

Ant.

Ant. Je sens, maman, la leçon cachée dans cette fable. Cela veut dire que nous avons souvent besoin de ceux qui paraissent le moins en état de nous être utiles, et que nous devons par conséquent venir aussi à leur secours, quand ils ont besoin de nous. —

La M. Oui, ma fille, c'est là ce que le fabuliste a voulu nous faire comprendre.

Voici encore une autre fable qui vous fera voir, que celui qui ne prête pas du secours aux autres quand il le peut, en est souvent puni lui-même. Lisez:

l'Ane et le Cheval.

„Un pauvre âne, accablé du poids de sa charge, pouvait à peine se traîner: il pria un cheval, beaucoup moins chargé que lui, de prendre une légère partie de son fardeau; ils appartenaient au même maître: le cheval fut insensible aux prières de l'âne. „Quand un lourd cavalier siège sur mon dos, lui „dit-il, j'en supporte seul toute la fatigue. Je suis „aujourd'hui moins chargé que vous, mais quelque-„fois je le suis bien davantage, et je tâche alors „de me tirer d'affaire: faites-en de même.“ Il eut bientôt lieu de se repentir de sa dureté: l'âne succomba sous son fardeau et mourut: le cheval alors fut obligé de porter toute la charge, et même la peau de l'âne.

La M. C'est ainsi, mon enfant, que nous sommes dans le cas d'être punis, si nous ne rendons pas service aux autres lorsqu'ils en ont besoin: le moment arrive où leurs secours nous deviennent né-

cessaires, et s'ils n'ont pas le cœur meilleur que nous, nous sommes alors punis de notre insensibilité.

Ant. Maman, j'aime beaucoup ces leçons cachées dans une fable; elles sont bien faciles à retenir, et cela est dit d'une manière si agréable.

La M. Je suis bien aise, mon enfant, que ces fables vous plaisent. Il y en a encore beaucoup qui sont très-utiles aux enfans, particulièrement sur l'obéissance, parce que c'est une vertu nécessaire aux enfans, qui manquent de prudence pour se bien conduire, et qui par cette raison ont besoin de suivre les conseils des personnes âgées. Vous allez trouver ici plusieurs fables instructives sur l'humilité, l'obéissance, et sur le zèle ou l'assiduité dans ce que l'on fait.

l'Ane humble et le Cheval superbe.

Première Fable.

„Un âne fort maigre, qui appartenait à un pauvre „paysan, portait humblement sa charge. Il aperçoit „tout-à-coup un cheval fier et bien nourri, qui cou„rait vers lui à toute bride. Comme il ne se rangeait „pas assez promptement pour le laisser passer: „com„ment coquin, lui dit le cheval, ne voyez-vous pas „à mon riche harnais à quel maître j'appartiens? vite „hors de mon chemin! sinon, je vous passe sur le „ventre comme vous le méritez.“ L'âne se rangea „sur-le-champ, en admirant le fier coursier qui s'en„fuit comme un trait. Que ne suis-je aussi heureux „que cet animal! dit-il entre ses dents. Cette idée „l'occupait sans cesse: quelque tems après, il aperçut

„le même cheval tirant un tombereau. Eh quoi! lui „cria l'âne étonné: expliquez-moi, je vous prie, cette „grande métamorphose.“

— „Ce que vous voyez, est l'effet de la guerre,“ lui dit le cheval triste et confus. „J'appartenais à un „grand seigneur; il me monta à la dernière bataille, „je fus blessé, et vous voyez ce que je suis main„tenant.“

Un homme d'esprit se garde bien de placer son bonheur dans des choses qu'on peut perdre. La prospérité ne le rend pas plus vain, et il sait que le moyen d'être heureux, c'est d'être content de son sort.

La grenouille et le bœuf.

Seconde Fable.

„Une grenouille vit un bœuf qui paissait dans une „prairie voisine d'un étang. Quel majestueux animal! „s'écria-t-elle en appelant ses compagnes. Ne pour„rais-je pas devenir aussi grosse que lui? Elle com„mence à enfler les rides de son corps, et demande „à ses sœurs, si sa taille égalait bientôt celle du bœuf. „— Vous en êtes loin, lui répondirent-elles. — Elle „fait de nouveaux efforts — Point encore — Enfin? „Il n'y a aucune apparence que vous y parveniez ja„mais: abandonnez cette folle entreprise. — La gre„nouille persista dans son dessein, fit un dernier ef„fort et creva.“

Ceux qui veulent vivre comme les grands, sans en avoir la fortune, jouent le rôle de la grenouille de cette fable.

Le Chêne et le Roseau.

Troisième Fable.

„Un chêne élevait dans les nues sa tête altière, et „couvrait de son ombre mille arbrisseaux nés sous ses „branches. Fier de ces avantages, il regardait avec „dédain un faible roseau qu'un léger souffle du zéphir „faisait courber dans tous les sens. Ah! cessez de me „plaindre, lui dit enfin le roseau; à la vérité, j'o- „béis au zéphir, j'incline la tète au moindre vent; „mais vous envieriez mon sort, si vous en connaissiez „le prix. Bientôt après il s'éleva un vent impétueux; „le chêne ne put résister à sa violence. Emporté par „le poids de son vaste branchage, il fut déraciné, et „tomba près du roseau, qui toujours souple et flexible, „ne souffrit point de ce dégât. Le chêne comprit „alors qu'un rang élevé est bien moins sûr que celui „où l'on vit ignoré."

N'envions point les richesses ou les honneurs attachés aux postes brillans; mais connaissons mieux tout le prix d'une honnête médiocrité!

Ant. Ces fables sont bien belles, maman! ceux qui sont fiers, se corrigeraient sûrement, s'ils réfléchissaient à toutes les leçons qui y sont contenues.

La M. Oui, ma fille: voici maintenant quelques fables sur l'obéissance, qui vous plairont encore plus, parce que vous ètes une bonne enfant et que vous aimez à obéir à votre papa et à votre maman.

La Jeune Mouche punie de sa désobéissance.

Première Fable.

Une jeune mouche était avec sa mère dans une cuisine où l'on faisait cuire un potage dans une marmite.

La vieille mouche, qui avait besoin de sortir pour des affaires, dit à sa fille en la quittant: „Restez où vous „ètes, mon enfant, tenez-vous sur cette muraille jus-„qu'à mon retour.“

„Pourquoi donc, maman? demanda la petite.

„Parce que j'ai peur que vous ne vous approchiez „trop de cette source bouillonnante. (C'est la marmite qu'elle appelait ainsi.)— „Et pourquoi ne dois-„je pas m'en approcher?“ — „Vous tomberiez dedans „et vous y péririez.“ — „Ne peut-on donc voler au-„tour d'une marmite bouillante, sans tomber dedans?“ „— Non, ma chère; croyez-en mon expérience: cha-„que fois qu'une mouche s'est avisée de voler sur une „de ces sources d'où s'exhalent tant de vapeurs, j'ai „toujours vu qu'elle y tombait sans jamais en re-„monter.“

La mère crut en avoir assez dit, et elle s'en alla. La petite se moqua de ses avis: „Les gens âgés sont „toujours trop soucieux,“ se dit-elle. „Pourquoi „vouloir me priver du plaisir innocent de voltiger un „peu sur cette source fumante? N'ai-je pas des ailes „et ne suis-je point assez prudente pour éviter les ac-„cidents?“ Après avoir achevé ces mots, elle s'élance; mais, à peine est-elle au-dessus de la marmite, qu'étourdie par la vapeur qui en montait, elle s'y laisse tomber, et expire en disant: „Malheureux sont les en-„fans qui n'écoutent point les avis de leur mère!“

Les Trois Poissons.

Seconde Fable.

Un bon homme avait trois poissons rares. Il les avait placés dans un petit étang d'une belle eau claire,

et se plaisait à leur faire du bien. Souvent, assis sur le bord, il leur jetait des miettes de pain; les jolis poissons s'empressaient de les manger, et c'était un grand plaisir pour lui. Le bon homme leur disait chaque fois: „Petits poissons, petits poissons, „prenez bien garde à deux choses, si vous voulez con-„tinuer à vivre aussi heureux que vous l'êtes mainte-„nant. Gardez-vous bien de passer à travers la grille „pour aller dans le grand étang qui est à côté de ce-„lui-ci; et quand je ne suis pas auprès de vous, ne „vous montrez jamais à la surface de l'eau.“ De crainte que les petits poissons ne comprissent pas bien ces conseils, le bon homme se plaça près de la grille, et chaque fois qu'un poisson s'en approchait pour la traverser, il frappait sur l'eau avec un bâton; alors le poisson effrayé n'osait avancer, il restait dans le petit étang. Il faisait la même chose quand les poissons s'avisaient de nager vers la surface, et la frayeur les obligeait bien vite à regagner le fond de l'eau.

„A présent les voilà bien instruits,“ dit le bon homme, et il retourna dans sa maison.

Les trois jolis poissons se rassemblèrent après son départ; ils ne pouvaient comprendre pourquoi le bon homme leur défendait de traverser la grille pour aller nager dans le grand étang, ou de se montrer sur la surface de l'eau.

„Lui-même se promène bien là-haut,“ dit un des poissons, „pourquoi ne pourrions-nous pas aussi nous élever un peu?“

„En effet,“ dit un autre, „quel mal nous en ar-„riverait-il, si de tems en tems nous allions nous pro-„mener dans le grand étang?“

„Oh! c'est un homme dur," reprit le premier, poisson; il n'a point d'amitié pour nous, et ne per„met pas que nous ayons du plaisir."

„Je ne m'embarrasse pas de sa défense," s'écria le second, „et dès ce moment je vais faire une petite „promenade dans le grand étang."

„Et moi," dit le premier, „je vais un peu monter „en attendant, et jouer aux rayons du soleil."

Le troisième poisson, au contraire, fut assez sage pour se dire: „Le bon homme a sans doute ses rai„sons pour nous défendre cela. Il est certain qu'il „a de l'amitié pour nous, et qu'il est bien aise que nous „ayons du plaisir. Si cela n'était pas, viendrait-il si „souvent nous donner du pain, et se réjouirait-il de „ce que nous le mangeons? Non, ce n'est pas un „homme dur, et je ferai ce qu'il veut, quoique je ne „sache pas pourquoi il le veut."

Ce bon petit poisson resta donc au fond de l'eau; mais les autres firent ce qu'ils avaient projeté.

L'un, passant par la grille, arriva dans le grand étang; l'autre prit ses ébats à fleur d'eau, aux rayons du soleil, et tous deux se moquaient de leur frère, qui n'avait pas voulu les imiter.

Mais qu'arriva-t-il?

A peine le premier fut-il dans le grand étang, qu'un brochet l'engloutit.

L'autre fut apperçu par un oiseau de proie, qui fondit sur lui et le dévora.

Il ne resta plus que le sage et docile poisson, qui n'avait pas suivi leur exemple.

Le bon homme, fort content de sa docilité, en eut le plus grand soin, et lui apporta la meilleure

nourriture. Ce poisson vécut toujours heureux, et parvint à une grande vieillesse.

Ant. Cette fable est vraiment bien jolie, maman: je veux imiter toujours ce joli petit poisson: les autres ont été bien punis de leur désobéissance.

Le Rat et le Raton.

Troisième Fable.

Un rat disait à son petit raton
qui n'avait point d'expérience,
et n'avait pas plus de prudence,
qu'un écolier n'a de raison:
fuyez, fuyez la souricière;
cette machine est meurtrière.
Croyez-moi, ne vous fiez pas
à mille dangereux appâts
qu'à notre famille on présente.
Il en est mort plus de soixante
de nos amis, de nos parens;
devenez sage à leurs dépens.
Eh bien, je fuirai la ratière,
dit le raton à son papa;
puis, à ces mots il décampa;
il était bon, sans artifice;
bientôt il fut, dans une office,
attiré par un mets mignon.
C'était un morceau de jambon
d'un goût exquis dans la ratière:
il fuit, revient, saute en arrière,
avance, encore, et du museau
flaire et caresse le morceau:

il voudrait le croquer, mais il n'ose le faire,
tant il a de respect pour l'avis de son père!
mais enfin le jambon lui parut si charmant,
que séduit par la friandise,
il fit un faux raisonnement,
d'où s'ensuivit une sottise.
Voici quel fut son argument:
„On peut sortir d'un gîte où l'on entre aisément.
„Or, je pourrai sans peine entrer dans la ratière;
„j'en pourrai donc sortir de la même manière.
Sur ce principe, il entre, et sans autre façon
il se met à ronger la tranche de jambon;
mais à peine l'eut-il touchée,
que, dès la première bouchée,
la ratière se ferme et se change en prison.
Qui fut embarrassé? ce fut lui, lui raton.
Il trotte, il s'agite, il appèle
son cher papa: point de nouvelle;
plus d'espoir de retour: hélas! le voilà pris.
Au lieu du cher papa, vint un gros chat tout gris
qui fut présent à l'ouverture,
et fit prompte déconfiture.
Car il croqua plus tôt le malheureux raton,
que raton n'eut croqué le morceau de jambon.
Jeunesse sans expérience,
qui secouant le joug de la soumission,
ne vous laissez guider que par votre imprudence,
cet exemple est pour vous une utile leçon.

Le Zèle et l'assiduité dans ce que l'on fait.

ou:

Le Bœuf et le Chat dans un défi à la course.

Un bœuf aborda un chat maigre, qui sautait et jouait dans la campagne. Vous ètes bien leste, lui dit le bœuf, j'ai admiré votre agilité; la graisse, à ce que je vois, ne vous empèche point de courir; cependant, parions que j'arriverai avant vous à la cime de cette montagne, à un quart de lieue devant nous. — Vous plaisantez, sans doute, mon gros monsieur, répondit le chat en sautant au-dessus de son dos, comme un écureuil qui s'élance sur un arbre. Vous ne voyez donc pas que je ne pèse pas une once, et que vous pesez au moins dix quintaux? ah! soit dit sans vous offenser, telle est la roideur de vos membres, telle est la masse de votre corpulence, que vous auriez de la peine à suivre une tortue.

Venons-en à l'essai, reprit le bœuf, et nous verrons! Le défi est accepté, et le chat maigre s'élance comme un trait dans la campagne: déjà il a laissé loin de lui son lourd concurrent: il se retourne, et dit en se moquant: oh! si le colosse arrive, ce ne sera certainement pas aujourd'hui. Reposons-nous un peu! il s'arrète à ces mots, se roule à terre, et s'amuse à se lécher; voyant ensuite un oiseau voltiger sur un arbre, il grimpe, et se met en embuscade pour l'attraper.

Tandis que l'étourdi perd ainsi son tems, le bœuf, constant dans sa marche, le devance; il chemine avec lenteur, mais sans interruption. Il était

presque au lieu du rendez-vous, et le chat guettait encore sa proie: enfin, il tourne la tête, et voit qu'il est à peine au milieu de la carrière, dont son compagnon touche bientôt le terme; il court de toutes ses forces, mais c'est en vain; il n'arrive que pour être témoin de la victoire que son champion a remportée. Faut-il me voir vaincu par un si lourd animal? s'écria-t-il tout confus.

Le bœuf lui repartit avec sang froid: „Apprends, mon ami, une maxime que tu ignores:"

„On ne fait jamais rien par l'effort d'un moment.
„Il faut, pour réussir, travailler constamment."

Ant. Voilà une jolie fable, maman; j'espère ne pas l'oublier, et faire comme ce bœuf, lorsque j'entreprendrai quelque chose.

La M. Vous ferez bien, ma fille, et c'est surtout quand vous apprendrez quelque science, ou quelque langue, que vous aurez besoin de tenir votre résolution; car on n'y fait point de progrès, sans avoir du zèle et de la constance.

Paul, Louis et Casimir.

Mon frère, veux-tu jouer? — Non, je ne joue point avec toi. — Pourquoi? — Parce que tu es trop enfant. — Cependant il y a plusieurs jeux que je sais faire. — Ceux-là ne me plaisent pas; mais j'apperçois Casimir, nous jouerons tous deux. Viens, Casimir, je te propose une partie de course. — Volontiers; mais ton frère ne peut pas courir comme nous, que fera-t-il en attendant? Le pauvre petit voudrait bien s'amuser aussi. — De quoi vas-tu t'occuper? C'est un enfant, laissons-le là. — Mais

tu as été enfant, voulais-tu qu'on te délaissât? Tu es dur, mon cher Paul, et encore envers ton frère! Oh! bien, moi, je ne joue pas, s'il n'est de la partie; ou, s'il ne faut jouer qu'avec l'un de vous deux, je préfère amuser ce pauvre enfant; pour toi, tu sauras bien te suffire. Viens, Fanfan, je vais t'enseigner un joli jeu. Allons, Paul, sois complaisant, viens t'asseoir à notre côté. Papa me dit tous les jours qu'il faut être bon, si nous voulons que les autres le soient à notre égard; et papa ne veut pas me tromper.

Otez les épines avant de cueillir la rose.

Maman, maman! — Qu'as-tu, mon fils? Ah! du sang! tu t'es coupé! — Non, mais c'est une épine qui est entrée dans mon doigt. — Une épine? Eh! comment cela s'est-il fait, mon fils? — J'ai voulu cueillir la rose; mais la branche qui la portait était garnie de tant d'épines que je n'ai su me garantir de toutes; il en est resté une qui me fait beaucoup de mal, sans compter que j'ai été égratigné par une autre plus forte et plus grosse; et pour surcroit de malheur, je n'ai pu avoir la rose. Oh! que je souffre! — Tu vois bien, Philémon, que si tu déférais à mes avis, je dirai plus, si tu respectais mes défenses, tu te serais épargné cette douleur. — Pardon, maman, la rose était si belle qu'elle m'a tenté. — Belle merveille, si tu ne m'obéis que quand tu n'auras pas du plaisir à faire autrement! Mon enfant, les avis d'une mère doivent toujours être respectés pas ses enfans; elle ne peut avoir en vue que leur intérêt. Et quel autre motif les lui dicterait? —

Mais pourquoi une si belle fleur a-t-elle tant d'épines? — C'est pour punir les étourdis qui la cueillent sans précaution. Console-toi, te voilà délivré; mais profite de ta faute, et souviens-toi qu'il n'est pas de rose sans épine, comme il n'est pas de plaisir sans peine.

L'ordre naît de ce que chacun remplit les devoirs de sa place.

Maman, je veux apprendre à travailler comme ma sœur. — Pourquoi cela, mon fils? — C'est que je resterai toujours auprès de toi. Mon frère passe toute la journée à l'école, et moi je serai avec vous deux. — Ce que tu me dis là est charmant, viens que je t'embrasse. Je voudrais bien que tous mes enfans fussent toujours auprès de moi. Eh! qu'y a-t-il de plus doux pour le cœur d'une mère que de se voir sans cesse entourée de sa famille! Mais cela ne se peut pas. — Pourquoi non, si tu le veux? — C'est que les occupations des hommes sont bien différentes de celles des femmes. Nous sommes faites pour rester dans la maison, veiller aux soins du ménage, et pourvoir aux besoins de la famille. Nous tricotons vos bas, nous cousons vos chemises, nous prenons soin de la tenue de vos habits, nous faisons faire le pain, nous préparons tout pour que vous ne manquiez de rien. J'instruis ta sœur de ce qu'elle devra faire dans sa maison quand elle sera mariée. Mais toi, tu devras imiter ton père. Tu ne vois pas qu'il reste oisif, ou qu'il s'occupe à nos ouvrages. — Où va-t-il tous les jours? — Tantôt à sa campagne pour la faire cultiver; c'est lui qui nous en

fait apporter le blé qui nous nourrit, le beurre et le lait que tu aimes tant, ainsi que tous les fruits que nous mangeons. Tantôt il va avec les autres citoyens à la maison commune, pour s'occuper avec eux des moyens d'entretenir le bon ordre dans la ville, et pour punir ceux qui le troublent. — Mais à quoi sert ce que mon frère va apprendre à l'école? — A le préparer à prendre un jour la place de ton père, comme j'instruis ta sœur à me remplacer. Tout va bien quand chacun s'occupe de ses fonctions, et fait ce que son état exige. Il faut bien t'en souvenir. — Qu'exige de moi mon état, maman? — Que tu sois docile, que tu mettes à profit les avis qu'on te donne, et même tes fautes pour n'y plus retomber. — Maman! je vais bien faire tout ce que mon état exige. — Tu seras un bon enfant que j'aimerai de tout mon cœur, et je vais te compter une petite histoire qui te fera plaisir. — Voyons, maman!

Parure d'une bonne mère.

Cornélie, dame romaine, fille d'un général nommé Scipion, ayant perdu son mari, se trouva chargée de douze enfans. Elle voua ses soins à leur éducation et à la conduite de sa maison, avec une noblesse et une sagesse qui la firent généralement estimer. Une dame étant venue lui faire visite, lui étala ses diamans, ses perles et ses bijoux, qui étaient d'un très-grand prix, et la pressa de lui montrer aussi les siens. Cornélie lui promit de la satisfaire, et l'entretint d'autres choses, en attendant le retour de ses enfans, qui fréquentaient les écoles

publiques. Dès leur arrivée, ils entrèrent, selon leur usage, dans l'appartement de leur mère: „Madame, dit Cornélie à l'étrangère en les lui présentant, voilà les bijoux que j'ai promis de vous faire voir; je n'en possède point de plus précieux.“

Maman, je voudrais entendre encore quelque chose de cette bonne Cornélie et de ses douze enfans! sans doute, élevés par une telle mère, ils sont devenus des hommes de mérite, et ont été, comme elle, aimés de tout le monde! — Oui, mon enfant; ils répondirent aux tendres soins de Cornélie, et ils auraient sans doute fait beaucoup de bien à leur patrie; mais s'étant d'éclarés généreusement les protecteurs des pauvres citoyens, ils pèrirent malheureusement, et leur vertueuse mère se retira à la campagne, où elle passa le reste de ses jours dans la société de gens de lettres, qu'elle charmait tous par sa conversation, et par le récit qu'elle leur faisait des vertus de ses enfans.

Ingénuité d'un enfant.

Un enfant arrive dans une maison avec sa maman; ils sont reçus dans une salle où était un perroquet. Le maître de la maison le tenait alors sur son doigt et le caressait. Le jeune Paul, vif par caractère, s'approche bien vite, veut aussi caresser l'oiseau. Prends garde, Paul, lui dit le maître de la maison, il te mordra. — Mais il ne te mord pas, toi. — C'est qu'il me connait. — Eh bien, replique l'enfant, dis-lui que je m'appèle Paul.

* * *

Vous voilà enfin, ma fille, vous rentrez bien

plus tard que nous n'étions convenues. — Cela est vrai, maman, j'ai pensé bien souvent que l'heure était passée, et que cela vous fâcherait; mais il était survenu des visites à la mère de mon amie; il a fallu interrompre nos jeux, et la bonne mère n'a voulu nous rien faire perdre; elle nous a fait reprendre nos amusemens quand la compagnie s'est retirée. — Je suis bien aise que le plaisir ne m'ait pas fait oublier par ma fille; me voilà satisfaite. — Et moi bien contente. — Dites-moi maintenant si vous vous êtes bien amusée? Vous savez que vos plaisirs m'intéressent. — Que vous êtes bonne, maman! Eh bien, vous apprendrez, avec plaisir, que j'ai passé une après-midi délicieuse. — Qu'avez-vous fait? — D'abord à-peu-près nos jeux ordinaires, le colin-maillard, (la cligne-musette); on ne s'en dégoûte jamais; mais la visite d'une dame m'a le plus intéressée. — Comptez-moi cela. — Sa parure était magnifique. Les plus belles étoffes, les plus belles dentelles, la coiffure la plus recherchée; mais, surtout, les diamans qu'elle avait sur la tête, à son collier, à ses bracelets, à la chaine de sa montre, à un portrait qui pendait à son cou. Ah! maman, si vous l'aviez vue, c'était ravissant! Et quelle impression ont faite sur votre esprit tant d'objets de parure? — Mais, maman, j'ai trouvé cela bien beau, et j'aurais souhaité surtout un diamant qu'elle avait au-dessus du front. Comme il était gros! Il jetait des feux étincelans. — Sa fille aura un jour toute cette richesse. Qu'elle sera heureuse! — Voudriez-vous être la fille de cette dame plutôt que la mienne? car je n'ai rien de pareil

pareil à vous donner. — Non, non, maman; je préfère à tout au monde d'être votre enfant. Quelle mère je perdrais! Cette belle dame m'a fait penser à l'histoire de Cornélie que vous m'avez lue l'autre jour, je l'ai racontée tout bas à mon amie, et je lui ai dit: Maman pourrait de même montrer ses huit enfans qui font toute sa parure. — Puisque tu le crois ainsi, ma fille, il te faut redoubler d'application pour être le diamant que tu trouves si beau; et moi, je redoublerai de modestie pour te donner l'exemple et le modèle que tu dois imiter.

Papa, je voudrais être aussi grand que vous. — Tu le deviendras sans doute, mon fils, mais il faut du tems. Tu sais bien que tes habits de l'année dernière te sont trop courts cette année; il en sera de même les années suivantes, jusqu'à ce que tu aies fait toute ta crue. — Mais ne vaudrait-il pas mieux que nous devinsions grands tout d'un coup? — Non, mon ami; à quoi te servirait la taille, si tu n'avais pas une force proportionnée? — Eh bien, je voudrais que la force nous vînt tout-à-coup comme la grande taille. — Il te manquerait encore les lumières de la raison, qui font bien user de la force. — Je souhaiterais encore que nous eussions tout-à-coup, en naissant, cette lumière jointe à la force et à la taille. — Mon ami, ce ne serait plus le même ordre de choses, et la nature a voulu que ce fût celui-ci qui existât. Tout autre vœu est dès lors superflu et placé au rang des rêves futiles. Ce qu'il faut rechercher, c'est la sage proportion qui a guidé la nature en toutes choses. Pendant que le corps, faible et débile d'abord, se développe et

grandit, les forces nous viennent aussi, et l'éducation que nous recevons, éclaire notre esprit, en sorte que tout marche d'un pas égal jusqu'à cet âge, où toutes nos facultés ayant atteint leur accroissement, nous sommes hommes parfaits. — Qu'arriverait-il s'il y avait des hommes qui ne cultivassent pas du tout leur esprit? — Ils seraient semblables aux bêtes de charge. — Mais s'il y en avait qui eussent beaucoup d'esprit sans la moindre force? — Ceux-là seraient encore capables de rendre de grands services. Un bon cultivateur intelligent, n'en instruirait pas moins ceux qui seraient autour de lui, de tous les travaux de la campagne. — Les connaissances de l'esprit valent donc mieux que les forces du corps? — Oui, mon fils, et tu vois que c'est sans comparaison. Je te conseille de profiter, pour t'instruire, de cette sage conséquence que tu viens de tirer de notre entretien.

SUITE DES ENTRETIENS.

D'ÉDOUARD ET ANTOINETTE.

Au retour du printems, Édouard et Antoinette avaient un an de plus; ils avaient grandi, et acquis diverses connaissances. On leur avait donné un petit jardin pour leur amusement. Édouard bèchait la terre, et Antoinette arrachait les mauvaises herbes et les portait hors du jardin avec sa petite brouette.

Elle aidait également son frère à semer diverses sortes de graines et à planter des fleurs.

Édouard avait observé très-attentivement comment les laboureurs de son père avaient planté les pommes de terre, et au commencement de mars, il traça des sillons dans un carré de son jardin, au moyen d'une corde attachée à deux pieux, fit de petites fosses, à huit ou dix pouces de distance, et y mit du fumier. Ce travail étant achevé, il prit les pommes de terre que son père lui avait données pour planter, coupa les grosses en divers morceaux, prenant soin qu'il y eût à tous un germe, c'est-à-dire, que chaque morceau eût une de ces petites taches noires ou sortes d'œil qui contiennent la racine ou le germe de la pomme de terre; car, après avoir été quelque tems dans la terre, elle prend racine, et la racine se développe en longues fibres (filets ou filamens) qui s'étendent dans la terre. Il mit les pommes de terre ou les morceaux ainsi préparés dans les fosses, et les recouvrit de trois ou quatre pouces de terre. Les pluies du printems et la chaleur les firent promptement pousser, et dans le milieu de juillet il eut des pommes de terre bonnes à manger.

Un jour, à l'heure de midi, il était assis auprès de sa sœur dans le jardin sous un arbre touffu, occupé à faire avec elle un bouquet de jolies fleurs pour sa maman; il observa que l'ombre régnait dans tout le contour du tronc de l'arbre, et il avait vu le matin, en déjeûnant, qu'il n'y avait de l'ombre que d'un côté. Il pria son père de lui expliquer la raison de ce changement. Son père le mena à la porte de la

maison, et lui dit de regarder où était le soleil, et il vit qu'il était vis-à-avis de la porte, et très-haut. Faites attention, Édouard, où vous voyez maintenant le soleil, et observez où vous le verrez ce soir, quand il se couchera. Édouard dit qu'il savait où le soleil se couchait; qu'il ne pourrait pas le voir de la porte du vestibule, mais bien du bout de la maison à sa droite.

Le P. Avez-vous aussi observé où il se lève?

Éd. Oui, il s'est levé ce matin au bout de la maison à gauche.

Le P. Cela est vrai. Mais savez-vous ce qu'on appèle *l'est*, *l'ouest*, *le sud* et *le nord?*

Éd. Non, papa, je ne comprends pas ces mots-là.

Le P. Je vais donc vous les expliquer: La partie du ciel où le soleil se lève, s'appèle *l'est* ou *le levant*, et la partie où il se couche, s'appèle *l'ouest* ou le *couchant*. Maintenant vous pouvez toujours connaître le *sud* ou *midi*, et le *nord* ou *septentrion*, partout où vous serez, si vous savez où le soleil se lève ou se couche. Portez, par exemple, votre main gauche vers la partie du ciel où il se lève, alors la partie du ciel en face de vous sera *le sud*, et la partie qui se trouvera derrière vous sera *le nord*. De la même manière, si vous savez où le soleil se couche, portez votre main droite de ce côté-là, et la partie du ciel qui vous sera opposée, sera *le sud*.

Papa, dit Édouard, j'ai remarqué plusieurs fois que mon ombre, le matin et le soir, est très-grande, et au contraire très-petite vers midi: d'où vient donc cela?

Le P. Réfléchissez-y vous-même; car si je vous disais tout ce que vous avez besoin de savoir, sans que vous prissiez la peine de réfléchir, vous n'auriez jamais l'habitude de penser par vous-même; et si vous n'étiez pas en état de penser par vous-même, vous n'auriez jamais de bon sens.

Eh bien, papa, dit Édouard, après quelques momens de réflexion, je pense que vers midi le soleil est plus haut, ses rayons tombent presque à plomb sur tous les points; au lieu que le matin ou le soir il est plus bas, ses rayons viennent de côté, et il y a nécessairement, du côté opposé, une ombre beaucoup plus grande qu'à midi.

Le père d'Édouard, satisfait de sa réponse, lui proposa une petite promenade après le dîner; Antoinette désira beaucoup d'aller avec eux, et elle courut en demander la permission à sa mère, qui y consentit très-volontiers, et dit qu'elle irait aussi avec elle. Pendant qu' Antoinette et sa mère se préparaient, Édouard pria son père de lui dire si on ne passait pas près de la briqueterie; et la réponse étant conforme à son désir, il courut à son jardin, avec une corbeille, la remplit de ses plus belles pommes de terre, et revint aussitôt. Son père lui demanda ce qu'il avait intention de faire de ces pommes de terre?

Éd. Papa, j'ai dessein de les porter à ce bon briquetier dont j'ai fait tomber les briques. Vous savez qu'il a dit qu'il était pauvre, et cependant, si vous n'aviez pas eu la bonté de lui payer le dommage que je lui ai causé, il voulait bien attendre le moment où je serais en état de le dédommager.

Le P. C'est fort bien, mon ami, de reconnaître

l'honnêteté de cet homme, mais vous n'êtes pas en état de porter si loin un fardeau si pesant.

Éd. J'essaierai, papa, et j'espère en venir à bout.

Le P. Attendez, mon ami, je vois venir une petite charrette, je connaîtrai peut-être celui à qui elle appartient, et je le prierai de prendre votre panier.

Le charretier, qui devait passer par la briqueterie, s'en chargea volontiers: on partit enfin; un sentier agréable, à travers les champs, conduisait directement à la briqueterie, où Édouard arriva encore assez tôt pour remercier le voiturier; il reprit son panier, et le porta courageusement vers l'endroit où le briquetier était à l'ouvrage. Il reconnut Édouard, il fut sensible au présent que cet enfant lui avait destiné, et très-touché de ce trait de son bon cœur.

Le père le pria de montrer à son fils la manière de cuire les briques. Il était prêt à mettre le feu au four; il y conduisit Édouard. Les briques étaient élevées l'une sur l'autre, et placées de manière à laisser un petit intervalle sur tous les côtés de chaque brique. Le four, fait de briques qui allaient être cuites, était de la grandeur d'une chambre, et au centre, vers le fond, il y avait de grands trous remplis de fagots. Le briquetier alla chercher quelques charbons allumés, et les mit sous les fagots, qui s'enflammèrent bientôt; la fumée sortit par les ouvertures ménagées entre le briques. Édouard vit que le feu pénétrait à travers les rangées de briques, et qu'il les échauffait également toutes à la fois; il demanda au briquetier combien de tems il fallait pour qu'elles

fussent cuites et bien rouges. — Le four étant rempli de bois, il faut y entretenir un feu ardent, pendant six jours et six nuits (ou pendant six fois vingt-quatre heures), et alors elles sont suffisamment cuites.

Je crains bien, dit Édouard, de n'être pas en état de construire un four pour mes briques. — Le briquetier offrit au père d'Édouard de venir un jour de fête, pour montrer à Édouard la manière de construire un joli petit four. Le père accepta cette offre obligeante. Édouard s'aperçut clairement que la bonne conduite fait des amis, et qu'un pauvre faiseur de briques peut être utile, même aux personnes qui ne sont pas obligées de travailler pour gagner leur pain.

Antoinette aperçut une plume voler dans l'air et tomber lentement: maman, dit-elle, quand on jette une pierre en l'air, elle retombe si vite; et cette plume, c'est tout le contraire.

La M. C'est qu'elle est légère; si elle était plus pesante, elle tomberait plus vite.

Ant. Expliquez-moi ces mots, maman: qu'entendez-vous par une chose légère, ou pesante?

La M. Un exemple vous rendra la chose sensible. Si vous prenez dans vos deux mains deux choses à-peu-près de la même grosseur, et que l'une de ces choses fasse baisser une main plus que ne le fait l'autre chose, celle qui fait baisser la main, pourra être appelée pesante, et l'autre pourra être appelée légère. Cependant on ne peut les appeler pesantes ou légères que comparées ensemble; car, par exemple, si vous prenez dans une main un pain à cacheter et dans l'autre un moule de bois à boutons de la même gran-

deur, vous vous apercevrez promptement que le moule à boutons est le plus pesant. Vous pourrez donc dire que le moule à boutons est pesant, et le pain à cacheter léger. Mais, si vous repreniez le moule à boutons dans une main, et une pièce d'argent de même grosseur dans l'autre, vous trouveriez la pièce pesante, et le moule à boutons léger; et si vous déposiez le moule à boutons, pour prendre une pièce d'or de même grosseur dans votre main, vous trouveriez que la pièce d'argent vous paraîtrait légère, comparée avec la pièce d'or.

Ant. Maman, la cendre est aussi légère; avec quoi peut-on la comparer?

La M. On pourrait la comparer avec de la sciure de bois, par exemple, ou avec de la poussière de charbon, ou avec du sable. Mais, c'en est assez sur cette matière; nous y reviendrons quelque jour quand vous serez en âge de la mieux comprendre.

Peu de tems après cet entretien, une pauvre petite fille, qui semblait être très-malheureuse, arriva en sanglottant. Qu'avez-vous donc pour pleurer ainsi, ma pauvre enfant? lui dit la mère d'Antoinette. Ah! Madame, répondit la fille, ma mère m'avait envoyée au marché avec un panier d'œufs; je suis tombée, et tous mes œufs sont cassés; ah! que je suis à plaindre! ma mère m'avait recommandé de prendre garde à moi, mais un homme qui portait un sac sur le dos, m'a heurtée en passant à côté de moi, et m'a fait tomber avec mon panier.

Ant. Votre mère sera donc bien fâchée, mon enfant, quand elle apprendra cet accident.

La petite Fille. Ah oui, mademoiselle; cela la fera pleurer; nous sommes pauvres, je devais acheter du pain avec l'argent des œufs, et mes frères et mes sœurs n'auront pas à souper. A ces mots, ses larmes coulèrent de nouveau. Antoinette tira sa mère par la robe, et lui dit à voix basse: maman, j'ai des œufs à la maison, me permettez-vous d'aller les chercher? je les donnerai à cette aimable petite fille. Ma chère, lui dit sa mère, notre maison est éloignée, et vous ne trouveriez pas le chemin toute seule; mais si la petite fille veut venir demain chez nous, vous pourrez les lui donner; elle a coutume d'aller au marché, elle connait le chemin, cela ne la dérangera point.

Antoinette dit tout cela à la petite fille, qui la remercia en essuyant ses larmes et promit de venir. Suivez-nous jusqu'à la montagne, continua la mère d'Antoinette, vous êtes une bonne fille, qui dites la vérité, et je vous donnerai un pain pour porter à votre mère: à leur arrivée chez le boulanger, la petite fille reçut un pain de la main d'Antoinette; elle le prit sous son bras, et après avoir remercié Antoinette, elle s'en retourna tres-vite le porter à sa mère.

Il était soir lorsqu'on revint à la maison; Édouard et Antoinette allèrent se coucher très-contens de la journée qu'ils avaient passée, et se promettant plus de plaisir encore pour le lendemain.

Nous avons, votre maman et moi, leur avait dit leur père, le projet d'aller déjeûner demain chez votre oncle qui est venu demeurer dans un joli petit endroit pas tout à fait à une lieue d'ici. Il aime la physique, et il a plusieurs instrumens curieux, une machine électrique, une machine pneumatique. Il possède

aussi une collection de fossiles, de coquilles et de gravures, et il explique très-bien tous ces objets à ceux qui viennent le voir. Nous avons résolu de vous mener avec nous.

A six heures du matin, Édouard s'éveilla; comme on devait partir à sept heures, il se leva et s'habilla avec beaucoup de promptitude. Antoinette en fit de même. Mais hélas! leurs espérances furent trompées; car un violent orage, accompagné de tonnerre, se déclara avant sept heures, et il fut impossible de penser à se mettre en route. Édouard, à la fenêtre, observait tous les nuages qui passaient, et consultait tour à tour les quatre parties de l'horison, dans l'attente du beau tems et d'un rayon de soleil; mais sa sœur, plus âgée que lui, savait qu'elle ne changerait pas le tems en se fixant à la fenêtre; elle s'assit prudemment et étudia la botanique, en attendant le déjeûner; elle examina les fleurs qu'elle avait cueillies la veille dans sa promenade. Ne voyant aucune apparence de changement de tems, Édouard quitta la fenêtre et fit plusieurs tours dans la chambre; il regardait pensif autour de lui, comme une personne à charge à elle-même, lorsque la mère entra; elle ne put s'empêcher de rire de la triste figure de son fils, et elle lui demanda ce qu'il avait.

Éd. Ah! maman, puis-je ne pas être chagrin lorsque je me vois privé du plaisir que papa nous avait promis?

La M. Mais, mon cher Édouard, il ne vous avait pas promis le beau tems.

Éd. (riant) Non, maman, cela est bien vrai;

mais j'espérais qu'il ferait beau, et je suis fâché que ce soit tout le contraire.

La M. Mais, mon ami, on est exposé chaque jour à ces petits désagrémens; pourquoi vous affliger d'une chose qui arrive si souvent? Vous ne pouvez pas changer le tems, mais vous pouvez changer votre humeur, en portant votre attention vers quelque autre objet.

Éd. Vers quel autre objet, maman?

La M. Vous avez diverses occupations que vous aimez; et, si vous dirigez vos pensées vers quelqu'une de ces occupations, vous cesserez bientôt d'être triste du contre-tems que vous éprouvez. D'ailleurs, mon cher Édouard, la pluie doit, sous quelques rapports, vous être agréable, et elle est certainement utile.

Éd. Oh! oui, maman, je sais que vous voulez parler de mon jardin. Il avait à la vérité grand besoin d'eau, et cela me donne beaucoup de peine d'y en porter deux fois le jour. Mes pois pousseront bien maintenant, et j'aurai beaucoup de raves. Je vous remercie, maman, de m'avoir rappelé mon jardin, cela m'a rendu plus content.

Le père d'Édouard entra, et voyant qu'il était gai et qu'il supportait fort bien le contre-tems qui avait dérangé leur plan, il lui demanda s'il avait jamais vu un jardin de liège.

Éd. Non, papa; je me souviens d'avoir vu un modèle de maison en liège, mais je n'ai jamais vu de modèle d'un jardin de liège.

Le P. Ce n'est pas le modèle d'un jardin, mais une espèce de petit jardin fait sur du liège. Voyez-le.

Éd. Eh! ce n'est qu'une assiette ou une sou-

coupe telle qu'il y en a communément sous nos pots de fleurs, avec une morceau de liège comme le bondon d'un tonneau, flottant sur l'eau.

Le P. Tout simple que vous trouvez cet appareil, il peut, à un certain degré; produire ce que produit un jardin. Voici de la graine de cresson et de moutarde, jetez-en sur ce liège et placez-le dans le cabinet près de la fenêtre qui est au sud.

Éd. Quand pourrai-je y regarder?

Le P. Toutes le fois que cela vous fera plaisir. Mais il ne faut pas y toucher, ni le remuer; si non vous dérangeriez les graines de la place où elles sont fixées, et cela les empêcherait de pousser. Dans deux ou trois jours, vous verrez que de ces graines il aura poussé des plantes de cresson et de moutarde.

Éd. Dites-moi, papa, je vous prie, ces graines pousseront-elles des racines sur le liège, comme elles en poussent dans la terre?

Le P. Non, mon cher ami; ce n'est pas le liège qui nourrit la plante, mais c'est l'eau qui la fait pousser. Remplissez un vase d'eau et couvrez-le avec un morceau de flanelle, de manière que l'eau touche l'étoffe: répandez des graines sur la surface de la flanelle, elles pousseront de la même manière que sur le liège.

Éd. Mais si c'est seulement par le moyen de l'eau que les graines doivent pousser, ne le feraient-elles pas aussi bien, si on les mettait sur le fond du vase, sans liège ni flanelle?

Le P. Non, mon ami, elles ne pousseraient pas si bien, parce que, si l'on mettait beaucoup d'eau dans le vase, les semences alors surnageraient; et s'il

y en avait assez peu pour couvrir seulement la moitié de chacune des graines, l'eau serait tellement basse, qu'elle s'évaporerait avant que les graines aient pu pousser. Peut-être aussi la surface du vase serait-elle trop unie, pour que les fibres des racines pussent s'y attacher.

Éd. Mais nous pouvons essayer, papa.

Le P. Oui, mon cher, c'est la seule méthode certaine pour s'instruire.

Après le dîner, le père dit que le tems était assez beau pour aller chez leur oncle, et Édouard vit alors que ce n'était pas un si grand malheur qu'il l'avait pensé le matin, que sa promenade eût été différée. Pour arriver à leur destination, il fallait traverser de belles campagnes séparées par de petits ponts, passer au milieu d'un bois, et le long d'un sentier ombragé. Ils arrivèrent à une pièce de blé. Édouard nomma le grain qui y poussait, et Antoinette lui dit les noms de plusieurs fleurs et herbes sauvages qu'elle y aperçut.

Si Édouard rencontrait une petite barrière, il mettait ses mains dessus et la sautait légèrement. Antoinette courait aussi vite que son frère, elle ne lui cédait pas en vivacité dans tous les exercices convenables à une fille de son âge. Ils arrivèrent à un moulin à vent qui tournait avec beaucoup de rapidité. Il ne fut pas nécessaire d'avertir Édouard de ne pas aller trop près, car il avait lu combien il était dangereux d'approcher des ailes ou bras d'un moulin à vent. Il se tint hors de portée, et il compta, avec le secours de son père, le nombre de tours que les

ailes faisaient en une minute. Son père regarda à sa montre, et Édouard compta le nombre de révolutions ou de tours que faisaient les ailes. Il trouva qu'elles tournaient quarante-cinq fois en une minute. Antoinette observa que le milieu des ailes tournait dans un très-petit espace, mais que les bouts ou les extrémités allaient très-vite.

Le P. Ma chère amie, cet arbre qui est au centre des ailes, fait autant de tours que le bout des ailes. — Qu'entendez-vous donc, lorsque vous dites que les bouts tournent très-vite?

Ant. Je veux dire qu'ils font beaucoup de chemin en peu de tems.

Le P. Vous voulez dire, sans doute, que la partie des ailes qui est près du centre, décrit un petit cercle, dans le même tems que les bouts des ailes en décrivent un très-grand.

Ant. Oui, papa, voilà ce que je n'aurais pu expliquer clairement. Le cercle que les bouts décrivent, est très-large, comparé à celui décrit par l'arbre ou par la partie des ailes qui est au centre.

Le P. J'ai essayé plusieurs fois de calculer la vitesse des ailes d'un moulin à vent, et j'ai trouvé que, quand le vent était fort, elles faisaient un quart de lieue en une minute.

Éd. Oh! c'est tourner bien vite! Mais, papa, comment avez-vous pu calculer cela?

Le P. Un quart de lieue est de la longueur de 3000 pieds environ. Or, supposons que le tour du cercle, décrit par le bout des ailes, en ait seulement 60, ce bout aura fait le chemin d'un quart de lieue

en une minute, si l'aile, dans cet espace de tems, a fait le tour 50 fois, puisque 50 fois 60 font 3000.

Éd. Mais comment peut-on savoir la grandeur du cercle, décrit par le bout des ailes?

Le P. On peut l'estimer, c'est-à-dire, la déterminer à-peu-près; quand on sait la longueur d'une aile prise dans ses deux extrémités diamétralement opposées, cette longueur est le diamètre du cercle, décrit par un de ses bouts. Or, supposons que l'aile entière ait 20 pieds de long, son tour sera de 60 pieds environ; car le tour d'un cercle est trois fois plus long que son diamètre. Et pour ce qui est de la longueur des ailes, on peut la mesurer ou l'apprendre par le meunieur.

On arriva enfin chez le docteur Rose, c'est ainsi que s'appelait l'oncle d'Édouard et d'Antoinette. Ceux-ci, qui ne l'avaient jamais vu, s'attendaient à trouver un vieillard très-grave, qui ne prendrait pas la peine de parler à de petits enfans. Ils furent donc bien trompés de le voir très-gai; il les entretint et leur parla beaucoup. Après le thé, il les mena dans son cabinet d'étude, rempli de livres et de divers instrumens et machines.

Édouard et Antoinette avaient vu un baromètre et un thermomètre chez leur père, mais le baromètre du docteur Rose était beaucoup plus grand, et il n'était point attaché contre la muraille, mais suspendu à une espèce de guéridon à trois pieds, de sorte que, quand on le touchait, il remuait, et le vif-argent brillant qui était dedans, s'élevait et descendait de manière à montrer qu'il n'était pas attaché au tube

qui le contenait. Il y avait aussi une machine pneumatique, et deux globes très-grands.

Édouard et Antoinette les examinèrent, et leur oncle eut la bonté de répondre à toutes leurs questions. Édouard demanda ce que c'était que ce liquide brillant qu'il voyait dans le tube du baromètre.

Docteur R. C'est un métal qu'on appèle *vif-argent*, et on le trouve dans des mines sous terre.

Éd. Mon papa m'a montré l'autre jour du vif-argent; il était liquide et répandu sur la table et sur le plancher. Comment cela peut-il être un métal? J'ai cru que les métaux étaient tous solides.

Doct. R. Ils le sont tous en effet, quand ils sont suffisamment froids.

Éd. Le vif-argent n'est donc pas aussi froid que le fer, puisqu'il n'est pas solide?

Doct. R. Le fer et tous les autres métaux, à l'exception du vif-argent, sont toujours solides dans la chaleur ordinaire de l'air, et ne deviennent fluides que par l'action du feu. Le vif-argent au contraire est toujours fluide dans la température ordinaire, c'est-à-dire dans le chaud ou le froid qu'il fait ordinairement; cependant il peut geler, comme l'eau, dans un froid extraordinaire; alors il est dur comme le plomb et brillant comme l'argent; mais cela n'arrive que fort rarement, et seulement dans les pays les plus froids.

Éd. De quoi est fait ce globe?

Doct. R. De carton et de plâtre.

Éd. Comment peut-on le faire rond? Je croyais que le carton était fait de feuilles plates de papier, collées l'une sur l'autre.

Doct.

Doct. R. C'est ainsi que l'on fait le carton plat; mais le carton de ce globe est arrondi par le moyen d'un moule rond sur lequel il est formé. Vous savez, je suppose, ce que c'est qu'un moule.

Éd. Oui, je le sais bien; mais, comment le carton, après qu'il a été entièrement collé, peut-il être retiré d'un moule rond?

Doct. R. Quand il est sec, on le coupe tout autour avec un couteau, et alors il laisse à découvert le moule en deux parties, comme l'écaille d'une noix, quand elle est ouverte avec un couteau, laisse l'amande à découvert.

Éd. Quel est l'usage de cette machine que vous appelez pneumatique?

Doct. R. Elle sert à pomper l'air de ce vase de verre que vous voyez.

Éd. Je n'entends pas tout-à-fait cela.

Doct. R. Il n'est pas probable, mon cher ami, que vous le puissiez; mais je vous donnerai un petit livre, qui vous apprendra l'usage de plusieurs instrumens de cette sorte.

Éd. Mon cher oncle, je ne puis vous dire combien je vous serai obligé.

Édouard et Antoinette furent enchantés de ce qu'ils avaient vu chez leur oncle, et ils demandèrent à leur père et à leur mère de les conduire encore bientôt chez lui, afin d'avoir occasion de profiter de ses instructions.

Édouard et son Père.

Éd. Papa, n'allons-nous pas nous promener? il fait si beau tems!

Le P. Je le veux bien, mon fils, où est ma canne?

Éd. Je vais vous la chercher.

Le P. Voici deux hommes sur le grand chemin; ne les connaissez-vous pas, Édouard?

Éd. Je crois les connaître, papa; c'est monsieur Durand, qui va prendre l'air avec son fils.

Le P. Oui, mon ami: il faut que son père soit bien content de lui, pour le mener ainsi se promener. Voilà ce que l'on gagne à être sage. Quand vous saurez bien lire, vous viendrez aussi souvent vous promener avec moi.

Éd. J'espère le savoir bientôt, papa.

Le P. Édouard, que fait cet homme près de la montagne.

Éd. C'est un berger qui fait paître ses moutons. Allons de ce côté-là, papa, j'aime tant à voir les moutons, et à les entendre bèler.

Le P. Eh bien, prenons par ce sentier, nous irons les voir brouter l'herbe. Vous souvenez-vous encore de ce petit enfant, nommé *Guillaume*, dont nous avons lu, il y a quelques jours, une histoire dans laquelle il s'agissait de moutons? (page 71.)

Éd. Oui, papa, je m'en souviens (je me le rappèle) très-bien: son père lui avait fait voir le soleil couchant: ils étaient allés exprès sur une colline: ils rencontrèrent un berger qui conduisait son troupeau; les brebis rassasiées regagnaient (re-

tournaient à) leurs étables, et l'on entendait au loin leurs bêlemens.

Le P. Est-ce là tout ce que vous avez retenu?

Éd. Non, papa: le petit Guillaume les vit traverser un chemin bordé de broussailles et de ronces: chaque brebis qui passait, laissait un peu de sa laine accrochée aux épines.

Oh, les vilaines broussailles! dit-il à son père, elles enlèvent à ces pauvres brebis une partie de leur toison. Si le berger continue à passer par ce chemin, bientôt elles n'auront plus de laine.

Il se leva le lendemain de grand matin pour aller détruire ces épines avec un grand couteau.

Le P. Et il alla ainsi tout seul?

Éd. Oh non, papa; son père voulait lui faire voir le lever du soleil; il l'accompagna; en chemin, il lui dit: Guillaume, vous ètes si fâché de voir les épines enlever quelques touffes de laine aux brebis; avez-vous oublié que les hommes leur enlèvent la toison entière quand ils les tondent vers la St. Jean? Sans doute, pour la vendre, dit Guillaume, ou pour l'employer à divers besoins; mais celle qui s'attache aux épines, est absolument perdue. Peut-être moins que vous ne pensez, lui repartit son père. Arrivés aux broussailles, Guillaume tira son couteau: il allait commencer à les détruire, lorsque son père lui fit observer une multitude de petits oiseaux qui voltigeaient dans les environs; il y avait des pinsons, des fauvettes, des linottes etc.; les uns s'envolaient en tenant dans leur bec quelques brins de laine; d'autres venaient en chercher.

Que font donc ces oiseaux? demanda Guillaume

étonné. Son père lui expliqua que ces brins de laine leur servaient à faire leurs nids, et préparer à leurs petits un lit commode.

Le P. Eh bien, que pensa alors Guillaume? parla-t-il encore de détruire les broussailles?

Éd. Non, papa: il sentit qu'elles étaient utiles puisqu'elles procuraient aux petits oiseaux une laine que les hommes ne leur auraient point donnée.

Le. P. Pourquoi ce berger a-t-il un chien, Édouard, et comment s'appèle ce grand bâton qu'il a toujours quand il conduit son troupeau?

Éd. Le chien veille à la sûreté des brebis; il les défend, les sépare ou les rassemble, selon le besoin. J'ai oublié comment on appèle le bâton du berger: n'est-ce pas une houlette, papa?

Le P. Oui, c'est une houlette: savez-vous comment elle est faite, et à quoi elle sert?

Éd. Oui, papa, il y a au bout une petite plaque de fer en forme de gouttière; le berger s'en sert pour jeter des mottes de terre aux moutons qui s'écartent, et les faire revenir.

Ah! papa, quels charmans petits agneaux! comme ils bêlent si joliment! quel plaisir j'aurais à élever un agneau! Nous en rencontrons quelquefois un qui suit, comme un petit chien, l'enfant qui le mène avec lui hors de la ville; si cet enfant se met à courir, il court de même pour le rattraper: si nous avions une petite étable, je vous prierais de m'en acheter un.

Le P. Je vous l'acheterais avec plaisir; mais, outre que nous n'avons pas d'étable, nous ne saurions pas comment le nourrir.

Éd. Je partagerais avec lui mon déjeûner; je lui donnerais de mon lait, de mon petit pain blanc, et je lui chercherais des herbes ou des feuilles dans notre jardin, ou je le mènerais brouter à son aise au bord d'un chemin.

Le P. Nous en parlerons à votre maman: dites-moi maintenant les principales qualités qui vous plaisent dans les brebis.

Éd. Papa, j'aime leur air d'innocence et de simplicité, et surtout leur douceur.

Le P. En effet, ce sont là les qualités qui les distinguent, heureusement pour nous; car, si elles étaient rusées comme le renard, ou féroces comme le sanglier, on ne pourrait ni les garder ni les tondre: mais, elles sont naturellement paisibles et patientes; elles n'opposent à l'homme qu'une faible résistence, soit qu'il les dépouille de leur laine, ou qu'il dispose de leur vie: aussi croit-on faire le plus bel éloge de la douceur d'une personne ou d'un animal, en disant: *il est doux comme un agneau.*

Édouard, connaissez-vous quelques-un des avantages que les hommes retirent des moutons?

Éd. Oui papa, leur laine sert à faire le drap de nos habits; de leur peau on fabrique le parchemin, dont on fait des tambours et des soufflets pour les cuisines et pour les orgues; leurs boyaux servent à faire les meilleures cordes d'instrumens de musique, et leurs pieds à faire de la colle: leur fiente même ou crotte fournit le meilleur des engrais.

Le P. Est-ce tout ce que vous en connaissez de précieux?

Éd. Oui, papa.

Le P. La viande de mouton n'est-elle pas aussi bien utile à l'homme?

Éd. Ah! c'est vrai, papa; j'aurais oublié le gigot de mouton qui est si bon.

Le P. Je vais encore vous en citer quelques avantages précieux. La brebis nous donne chaque année son agneau: vous en avez entendu bêler tout-à l'heure avec tant de plaisir! les brebis nous fournissent, comme la vache, un très-bon lait, dont on fait aussi du fromage; tous les ans, au printems, on fait la tonte de leur toison, et tout le monde, depuis le prince jusqu'au dernier de ses sujets, a besoin d'une infinité d'étoffes qu'on fabrique de leur laine; telles sont, outre les draps, le feutre, la flanelle, la frise, la ratine, la calemande, le bouracan, la serge etc.

Non seulement la brebis fournit à l'homme la nourriture et le vêtement, mais des millions d'ames lui doivent chaque jour leur subsistance. Le nombre des personnes qui tirent leur entretien de la brebis, est prodigieux, surtout si, outre les mains laborieuses qui s'occupent à faire, avec de la laine, des bas, des bonnets, des tapis, du drap, et diverses étoffes dont je vous ai déjà parlé, l'on compte aussi les bergers, ceux qui filent la laine, ceux qui la vendent, ceux qui la teignent, les foulons, les marchands de draps, les mégissiers, les parcheminiers, les relieurs, les chapeliers etc.

Éd. *Foulon*, *mégissier;* je n'entends pas ces mots-là, papa?

Le P. Le *foulon* est celui qui, à l'aide d'un moulin, prépare et nettoie les étoffes de laine, pour les rendre d'un meilleur usage: *mégissier*, est celui qui blanchit les peaux pour les mettre en état d'être employées par le gantier.

Éd. D'après ce que vous m'avez dit, papa, il doit y avoir bien de moutons sur la terre.

Le P. Oui, mon ami, le nombre en est immense. Il y en a plus de 12 millions en Angleterre: cependant, la laine du pays ne suffit pas aux Anglais; ils en tirent pour le moins encore une fois autant des pays étrangers, d'Espagne, du Portugal, de l'Allemagne, même de l'Afrique et de l'Amérique. Dans l'Angleterre, il y a au-delà d'un million d'hommes qui ne tirent leur subsistance que des ouvrages qui se font en laine.

Je suis très-content de vous, Édouard: je vous destine un nouveau petit livre, qu'on appèle *Grammaire*. Vous y verrez comment on nomme les diverses sortes de mots dont nous nous servons dans nos entretiens. Ce petit livre vous apprendra à parler et à écrire correctement, c'est-à-dire suivant les règles, et il sera suivi de petits dialogues ou entretiens sur les objets les plus ordinaires, et que vous devez savoir.

Éd. Voulez-vous me le montrer, papa? Je voudrais déjà le lire aujourd'hui.

Le P. Il est encore chez le relieur, mais j'espère qu'il le rapportera ce soir, et nous commencerons à le lire demain.

Éd. Quand nous aurons lu celui-là, papa, en avez-vous encore d'autres?

Le P. Oui, mon ami, je ne vous en laisserai pas manquer : à mesure que vous avancerez en âge et que vous apprendrez bien, je vous en achèterai de plus grands, où vous trouverez à vous amuser et à vous instruire.











